



Quand **l'agression sexuelle** prend le chemin des territoires de la fiction *Page F 3*



Marie Demers et l'exercice salvateur de l'écriture de soi *Page F 7*

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 NOVEMBRE 2017



Éric Bédard s'est occupé du texte «sérieux» alors que Benoît Archambault, l'idéateur, a écrit le scénario de la famille.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Sur la route de l'histoire du Québec en famille

Éric Bédard et Benoît Archambault ont imaginé un parcours ludique pour se rappeler qui l'on est

MARIE FRADETTE

L'auteur-compositeur-interprète Benoît Archambault, chanteur pour enfants, frère de Stéphane et l'Irlandais de la formation Mes Aïeux, a depuis toujours une phrase de Gilles Vigneault qui lui trotte dans la tête: «Faut être chez soi pour dire welcome.» «Nous sommes entrés dans une ère de confusion sur notre identité», explique-t-il au téléphone, joint par *Le Devoir* pour discuter de son nouveau projet: *Quand est-ce qu'on arrive? Le livre sur l'histoire du Québec pour toute la famille*, qu'il cosigne avec l'historien Éric Bédard. «Ce livre, c'est une façon comme une autre de dire: voilà qui on est», de montrer d'où l'on vient, pour savoir un peu mieux

où l'on s'en va...

Sous la couverture, on retrouve la famille Tremblay qui quitte Saint-Jérôme pour partir à la découverte du Québec. Arrivée à Montréal, elle emprunte le pont Jacques-Cartier, roule sur la rive sud du fleuve jusqu'à Percé et remonte en piquant vers Tadoussac pour mieux revenir par la rive nord. Le parcours devient rapidement un prétexte pour découvrir ce qui se présente sur le chemin: la statue du curé Labelle, les canons sur les Plaines, la croix de Gaspé, la poutine de Victoriaville, sans oublier la devise présente sur toutes les voitures. «Je-me-sou-viens... Pourquoi c'est écrit ça sur toutes les plaques?» demande Lucas à ses parents, qui n'arrivent pas toujours à répondre à ses questions. «Je fais

«C'est un continent en soi, la littérature jeunesse»

partie de ces gens-là qui ont une connaissance approximative de leur histoire, dit l'auteur et illustrateur, qui a légèrement caricaturé la petite famille pour laisser le comique aider le lecteur à prendre conscience des morceaux manquants dans sa culture générale. En écrivant ce livre avec Éric, j'ai appris plein de choses. Ce père qui se mélange dans ses dates, qui n'est pas trop sûr de l'affaire, reflète un peu ce que je suis. Je l'exagère un peu, mais je ne crois pas être si loin de ça de la réalité.»

Les Québécois ne sont pas pires que d'autres par rapport à leur histoire, estime l'historien Éric Bédard, qui croit que la méconnaissance générale de certains faits est surtout liée à une trajectoire collective placée sur un long fleuve tranquille. «L'histoire longue du Québec ne contient pas d'événements dramatiques qui ont secoué nos histoires familiales et intimes

comme les deux guerres ont pu le faire en Europe, à titre d'exemple, explique-t-il. Il y a bien sûr eu le référendum et la Révolution tranquille, qui ont marqué la vie des gens. À cause de ça, notre connaissance de l'histoire contemporaine est bonne. Mais pour tout ce qui s'est passé avant 1960, cela reste pour la plupart des gens un peu flou.»

Travail d'équipe

Et pourtant, l'importance de dire l'Histoire, de raconter notre pays, notre culture aux générations montantes reste un exercice important qui a motivé le duo à donner corps et vie à cet ouvrage. «C'est un travail d'équipe, explique Benoît Archambault. J'avais déjà tiré quelques thèmes, notamment ceux du Stade olympique, des accents, des églises, puis Éric en a rajouté. On s'est trouvé un parcours ensemble à partir des thèmes que lui trouvait aussi nécessaires.»

Benoît Archambault a écrit le scénario de la

VOIR PAGE F 4 : QUÉBEC

ENTREVUE

À grands coups de convictions

Jean-Martin Aussant appelle à résister à toutes ces peurs qui minent les fondements de la démocratie

FABIEN DEGLISE

Toute ressemblance avec une récente élection municipale ne peut être que fortuite. À la page 17 de *La fin des exils* (Atelier 10), un court essai qui appelle la population à «résister à l'imposture des peurs», l'économiste Jean-Martin Aussant, ex-chef du parti politique Option nationale et actuel directeur du Chantier de l'économie sociale, écrit: «Les convictions assumées peuvent faire gagner des élections, il faut le redécouvrir.» Et d'ajouter: «Plusieurs chantiers urgents au Québec exigent de l'audace. Or, retarder l'audace, c'est ne pas en avoir.»

Convictions. Audace. C'est ce qui semble, en partie, avoir porté à la mairie de Montréal au début de cette semaine Valérie Plante, chef du parti Projet Montréal. Une victoire surprenante qui a fait passer Denis Coderre du statut d'hypermaire à celui de maire de transition, tout en mettant désormais une image souriante sur la pensée de l'essayiste.

«Quand j'ai écrit ceci, je ne faisais pas allusion à madame Plante, dont je salue la victoire, lance au téléphone Jean-Martin Aussant, joint cette semaine par *Le Devoir* à l'autre bout du Québec, aux îles de la Madeleine, où il était de passage. Je faisais surtout référence à une époque lointaine où les partis politiques n'avaient pas peur d'afficher leurs convictions et se faisaient élire pour ces raisons. La victoire de Valérie Plante s'explique par une combinaison de facteurs. Ses convictions assumées sont bien sûr un de ces facteurs.»

Le vent qui souffle sur les institutions démocratiques est en train de changer de direction, ici comme ailleurs, estime Jean-Martin Aussant qui,

par son essai à paraître la semaine prochaine, souhaite nourrir ce changement. Comment? En cherchant à ramener vers le débat public tous ceux qui se sont «exilés», dit-il, exilés des territoires conceptuels qui façonnent le Québec, celui du vivre-ensemble, celui de l'intérêt commun, celui d'une politique d'idées plus que de calculs et de stratégies. L'appel à la construction d'un cadre nouveau vise à redonner du sens à un modèle démocratique en train de devenir une maladie auto-immune.

«Quand une formation politique se met à cacher ses idées de base, en fonction des sondages du jour, pour conserver le pouvoir ou pour se faire élire, elle se détache de la démocratie qui impose à tous les partis d'exposer clairement leurs convictions et de laisser les gens choisir en toute connaissance de cause. Elle nous éloigne aussi d'une démocratie saine et fonctionnelle», ajoute-t-il. L'essayiste ne nomme personne, mais il définit clairement sa cible en parlant du louvoiement autour de la tenue d'un autre référendum sur l'indépendance du Québec, mais aussi des peurs habituelles brandies par les opposants à une souveraineté nationale, à laquelle il croit toujours, avec conviction, et ce, pour maintenir ce statu quo qui, loin de servir l'intérêt de tous, garantit surtout la survie de pouvoirs personnels.

«Le leadership véritable consiste à décrire ce qu'on pense être les projets porteurs d'avenir, qu'ils fédèrent l'opinion publique ou non dans le moment présent, puis d'avoir la colonne vertébrale nécessaire pour les expliquer et convaincre la population de leur bienfondé. Tout le reste n'est qu'un exil de la vraie politique», écrit le jeune retraité de la politique

VOIR PAGE F 6 : AUSSANT



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le vent qui souffle sur les institutions démocratiques est en train de changer de direction, ici comme ailleurs, estime Aussant.



AntiDOTE 9

Pour une écriture inspirée

Correcteur avancé • Dictionnaires riches et complets • Guides linguistiques clairs et détaillés
En français ou en anglais, Antidote est l'arsenal complet du parfait rédacteur. Que vous rédigez un essai, un roman, une nouvelle ou un simple courriel, accédez en un clic aux ouvrages de référence parmi les plus riches et les plus utiles jamais produits. Si vous écrivez à l'ordinateur, Antidote est fait pour vous.

www.antidote.info

 **Druide**

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le 40e Salon du livre de Montréal en quatre points

- Le salon se tient du **15 au 20 novembre à la Place Bonaventure de Montréal**. Pour connaître les heures d'ouverture, consultez le site de l'événement : salondulivredemontreal.com.
- Plus de **2000 auteurs** y convergent, dont 10 invités d'honneur : Sophie Bienvenu, Josée Bisaillon, Rose-Line Brasset, Andrée A. Michaud, Jean-François Nadeau, Louise Penny, Éric Plamondon, Felwine Sarr, Aude Seigne et Fanny Britt.
- **Un millier de maisons d'édition** vont y proposer plusieurs milliers de livres.
- Quelques **prix littéraires** vont y être dévoilés, dont le prix Marcel-Couture, le prix Fleury-Mesplet et le prix ACBD-Québec.



RÉCIT ILLUSTRÉ

LE DERNIER MOT

★★★1/2

Caroline Roy-Element et Mathilde Cinq-Mars
Mécanique Générale
Montréal, 2017, 172 pages

À 82 ans, le vieil homme peut être fier de sa progéniture. Une de ses filles est devenue avocate, les autres, traductrice et comédienne. Ses gars ? Auteur-compositeur, prof de français, orthophoniste, journaliste. Une famille bien ordinaire qu'une révélation lancée lors d'un souper d'anniversaire va ébranler : depuis toujours, l'octogénaire ne sait ni lire ni écrire, même s'il a été souvent vu le nez plongé dans *Le Devoir*, même s'il a été lettré à la Iron Ore Company de Sept-Îles pendant plus de 50 ans, même s'il a engendré une belle brochette de lettrés. Le texte est sensible. Il parle de modernité, d'avancement social et des silences lourds qui s'installent parfois dans les cercles familiaux pour ne pas laisser la honte salir les courroies de transmission. La sobriété des illustrations laisse la richesse de leurs traits suivre les contours des failles et des points de tension de cet instantané social qui montre, avec intelligence et respect, cet illettrisme que le présent accepte sans doute un peu moins de dissimuler.

Fabien Deglise



FICTION QUÉBÉCOISE

MOI, HERCULE

★★1/2

Marie-Christine Arbour
Annika Parance éditeur
Montréal, 2017, 278 pages

C'est l'histoire d'une quête, celle d'un fils qui, pour mettre la main sur son héritage, à la mort du père, va devoir passer par Montréal, Paris, New York et Vancouver pour accomplir quelques dernières volontés, sous la forme de douze travaux. Tous sont un peu étranges, tous cherchent à faire sortir l'héritier de son existence apathique et médicamentée et à l'aider à se connaître lui-même. Avec, à la clef, deux millions de dollars. Il doit se faire faire un tatouage, voler une perruque, sortir d'un gâteau d'anniversaire... Joli programme ? Ce récit initiatique prend surtout racine dans ce terreau prévisible où poussent les formules éculées, loin des territoires narratifs audacieux et originaux où la plume légère de l'auteure peine à entrer. L'aventure tient même dans un schéma actanciel simplifié qui fait osciller l'ensemble entre la facilité et la déception, douze fois plutôt qu'une.

Fabien Deglise

L'année 2017 dans l'œil de Jacques Nadeau



«Je dois le reconnaître, j'ai toujours eu plaisir à photographier les religieux au Québec, peut-être parce qu'on les a mis de côté, comme si on ne voulait plus les voir.» En une photo montrant les frères et sœur de Saint-Jean les pieds dans l'eau et un bref commentaire, le photojournaliste du *Devoir* Jacques Nadeau en dit finalement beaucoup sur son travail et sur une de ses obsessions : mettre en image ce que l'on cherche à cacher. Dans *Jacques Nadeau 2017. Toute l'actualité québécoise en photos* (Fides, Montréal, 2017, 232 pages), revue de l'année préfacée par Josée Blanchette et accompagnée de textes signés Mélanie Loisel, l'homme va encore plus loin en laissant ses images croquées au cœur de l'actualité des derniers mois raconter la singularité de son travail, sa quête de l'instant dans ce qu'il a d'unique tout comme de ces visages connus et inconnus loin des mises en scène et des cadres convenus. Des réfugiés qui franchissent le poste-frontière de Saint-Bernard-de-Lacolle, un autre nouveau chef du Parti québécois exaltant après une victoire, une cantatrice en pleine action... Au cours de l'année, l'histoire a continué de s'écrire devant les objectifs de Jacques Nadeau, qui, avec un regard unique, en fait encore une fois une fascinante traduction.

RÉCIT

Le Japon par ses clichés

Danielle Dubé offre des carnets de voyage paresseux et approximatifs

CHRISTIAN DESMEULES

Avec son mélange d'étrangeté et de clichés bien incarnés, de futur proche et de passé impérial, le voyageur occidental revient-il jamais du Japon ? Certainement pas Danielle Dubé (*Les olives noires*, Quinze, 1984), qui semble y avoir laissé elle aussi, semble-t-il, une part d'elle-même.

D'Hiroshima jusqu'au cœur des Alpes japonaises, de Kyoto à Tokyo, de maisons de thé en chambres d'hôtel et de boudhas géants en bains d'eau chaude, l'auteure revient en long et en large dans *Ciel de Kyoto* sur un voyage guidé de

quelques jours au Japon réalisé en compagnie d'une dizaine de Québécoises au printemps 2014.

Visites de temples, réflexions *ad lib* sur l'existence, excursions sur la piste du poète Basho, l'auteure de ces carnets de voyage, qui semblent répondre à une nécessité floue, nous promène entre la surprise et l'ennui. Voyager ? «*Toutes les grandes villes se ressemblent. Elles s'agitent pour continuer à vivre ou à mourir dans l'illustre proximité ou la solitude.*»

Notations courtes, remarques, exclamations : nous som-

mes face à des carnets un peu fourre-tout, servis par une écriture impressionniste parfois surchargée de références livresques. Un texte qui avance davantage à coups d'associations d'idées que d'observations et de rencontres.

Entrecoupés de haïkus inédits, rarement mûris, ces instantanés juxtaposés nous promènent entre l'émerveillement exotique et la dé-

prime nationale ressentie après la défaite du Parti québécois aux dernières élections provinciales. Heureusement, «*la beauté console et fait oublier la défaite.*»

Malgré quelques éclairs de vivacité ici et là, l'auteure née en 1944 a conçu un petit livre paresseux et approximatif (elle y soutient ainsi à tort que l'écrivain Gaétan Soucy, comme Nelly «*Arcand*» (sic), se serait suicidé). Des pages où l'on en apprendra bien peu sur le Japon, sur les Japonais ou sur l'auteure elle-même.

*Collaborateur
Le Devoir*

CIEL DE KYOTO

★★1/2

Danielle Dubé
Lévesque éditeur
Montréal, 2017, 194 pages



Danielle Dubé

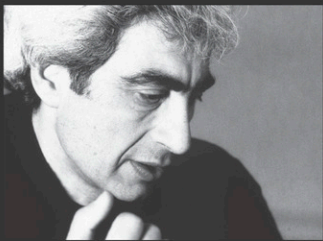
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2017

15 AU 20 NOVEMBRE

LES ALLUSIFS

SÉANCES DE DÉDICACES

STAND 132



PAN BOUYOUCAS

Ce matin, sur le toit de l'Arc-en-Ciel

Samedi de 17 h à 18 h



PATRICK FROEHLICH

Avant tout ne pas nuire

Corps étrangers - I

Samedi de 17 h à 18 h
Dimanche de 17 h 15 à 18 h



ÉRIC ILHARGUY

Moussaka

Samedi de 17 h à 18 h



CLAIRE LEGENDRE

Le nénuphar et l'araignée

Samedi de 17 h à 18 h



ÉLIE MAURE

Le cœur de Berlin

Vendredi de 18 h à 19 h
Samedi de 17 h à 18 h



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada



Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

La violence sexuelle dans les territoires de la fiction

Le confort de la littérature permet-il de saisir autrement le drame des agressions non dénoncées ?

DOMINIC TARDIF

C'est une scène assez brève, mais dont tous ceux qui ont lu *Monstera deliciosa* (Hamac, 2015) se souviendront. Lynda Dion y relate une agression subie en pleine nuit par celui qui était alors son *chum*.

Un geste dont elle ne mesure toute la violence qu'en le transportant du côté de la littérature. Un geste qui porte un nom : viol conjugal. « *L'écriture m'a permis d'exprimer quelque chose que j'avais enfoui et que je n'aurais peut-être jamais exprimé autrement. Beaucoup de femmes enfouissent des choses. C'est apparu sur la page sans que je le contrôle* », se souvient l'écrivaine, qui creuse depuis 2013 la veine de l'autofiction.

Celle qui n'avait enchaîné cet événement dans son récit que par devoir de vérité, sans davantage le disséquer, ne comprendra l'ampleur de ce qu'elle a vécu que dans l'œil de ses premiers lecteurs. Les accusations portées contre l'animateur Jian Ghomeshi, et l'émergence du mot-clic #AgressionNonDénoncée, aux objectifs semblables à ceux du plus récent #MeToo, orienteront forcément la réception de ce roman auscultant une relation toxique.

« *Il y a, au moment de la publication, certains de mes proches qui étaient dérangés, qui savaient de qui je parlais et qui m'ont signifié que j'avais à leurs yeux dépassé la ligne. Il y a des tas de littéraires qui m'ont dit que j'étais allée trop loin* », confie-t-elle en appuyant sur le mot « littéraires », comme pour souligner que le doute et la méfiance envers la parole des femmes gangrènent même les milieux éduqués.

« *Ca m'a fait très mal. J'étais honteuse. Et c'est là que je me suis rendu compte du chemin qui restait à faire. S'il y a un lieu où on ne doit pas se taire, c'est bien en littérature* ». Grosse, son prochain roman à paraître début 2018, reconsidérera brièvement cette agression par la lorgnette du temps qui passe et de la mémoire traumatique, bouleversant notre rapport aux autres.

Du chaos aux mots

« *Être un homme blessé / d'avoir connu le sexe enfant / six ans et demi* », écrit Jean-Paul Daoust en 1999 dans *Les cendres bleues* (Écrit des Forges). Réputé pour son amour de la folie, de la nuit et des libations qu'elle appelle, le dandy épouse dans ce livre un



ANNICK SAUVÉ LE DEVOIR

Lynda Dion a décrit dans son roman *Monstera deliciosa* le viol conjugal qu'elle a subi.

« On n'a parfois pas le choix d'écrire des livres, on ne peut pas passer à côté d'un sujet qui nous hante profondément »

Jean-Paul Daoust

ton d'une rare gravité, en se remémorant les caresses reçues par un homme dans la vingtaine, alors qu'il n'était, lui, qu'un gamin.

« *On n'a parfois pas le choix d'écrire des livres, on ne peut pas passer à côté d'un sujet qui nous hante profondément*, signale-t-il. Ce livre m'est arrivé. Je me suis moi-même surpris d'être en train de le créer. J'avais presque oublié ça et en écrivant sur l'enfance, ça a été comme un geyser, qui a bien failli m'emporter ».

Angoissé par la secousse que pourrait provoquer une telle révélation, le poète lance son manuscrit à la poubelle, avant que son *chum* Mario ne le récupère et insiste pour l'envoyer chez l'éditeur. « *Une fois le livre paru, j'ai dû vivre avec* », poursuit celui qui plongera ensuite pendant deux ans dans une profonde dépression,

contraignantes du réel, appartient malheureusement toujours au monde du rêve. Quand Mikella Nicol raconte la vengeance de la narratrice d'*Aphélie* (Le Cheval d'août) sur un homme qui l'a agressée, c'est peut-être surtout dans la direction d'un éventuel renversement de l'ordre établi qu'elle pointe.

« *Ca me fait du bien d'imaginer des scènes alternatives. Pour moi, écrire des livres, c'est un peu comme réfléchir à ce que j'aurais pu répondre à quelqu'un, après une conversation* », explique celle qui refuse de révéler la part d'expériences véritables qu'elle injecte dans ses fictions, par pudeur, mais aussi parce qu'elle a « *l'impression qu'on ramène constamment les femmes à leur vécu pour minimiser le réel travail que nécessite l'écriture de n'importe quel livre* ».

« *L'écriture nous autorise à vivre une autre réalité, et peut-être même à croire à cette réalité-là* », suggère-t-elle. Au point d'y trouver une forme de justice alternative? « *Je dirais plutôt que la littérature offre un confort alternatif. Les filles ont besoin d'un lieu pour être reconfortées, parce que le système de justice ne marche pas. La littérature donne une voix, une voix alternative, qui est vraiment importante, et qui un jour sera*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Mikella Nicol a imaginé la vengeance d'une femme dans *Aphélie*.

peut-être une voix plus forte que celle des puissants ».

En signant ce deuxième roman, Mikella Nicol ne souhaitait surtout pas présenter une réaction optimale à adopter devant une agression. Au contraire. « *La narratrice de mon livre n'est pas capable de déterminer si elle est victime de violence ou pas. Elle n'est pas capable de l'affirmer, et donc pas capable de s'en défaire. C'est important de dire que ça se peut qu'on soit pris dans une situation et qu'on ne*

sache pas tout de suite comment réagir ».

Le prix à payer a-t-il été trop important? demande-t-on à Lynda Dion, qui a perdu des amis dans la foulée de la parution de *Monstera deliciosa*. « *Disons que je l'ai trouvé lourd, mais que ce n'est pas de nature à m'empêcher de dire ce que j'ai besoin de dire, et d'écrire ce que j'ai besoin d'écrire* ».

Collaborateur
Le Devoir

DÉCOUVREZ LE PAYS D'OÙ SEULS LES MORTS REVIENNENT

IAN MANOOK
MATO GROSSO
ROMAN

VENEZ RENCONTRER IAN MANOOK AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

VENDREDI 17 NOV	De 19 h à 20 h
SAMEDI 18 NOV	De 11 h à 12 h De 14 h à 15 h
DIMANCHE 19 NOV	De 11 h à 12 h De 14 h à 15 h

STAND 216 ■ Albin Michel

PHOTO AUTEUR © FRANÇOISE MANDON

Montréal, ma ville

NORMAND CAZELAIS

Montréal vu par un géographe amoureux

MONTRÉAL, MA VILLE

336 pages • 39,95 \$

SOUEC Québec

Canada

Conseil des Arts du Canada

Conseil Canadien des Arts

FIDES

SOUS LA DIRECTION DE
Harold Bérubé et
Stéphane Savard

POUVOIR ET TERRITOIRE AU QUÉBEC
depuis 1850

LEILA INKSETTER

Initiatives et adaptations algonquines au XIX^e siècle

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA VITRINE



NOUVELLES

DONNACONA

★★★★

Éric Plamondon
Le Quartanier
Montréal, 2017, 130 pages

Il y a quelque chose de fluide dans l'écriture d'Éric Plamondon, un débit maîtrisé tenant du journal personnel, du récit posé sur papier pour ne pas oublier et qui finit très vite par dévoiler son aspect documentaire et social absorbant le lecteur dans l'universalité de son propos. *Donnacona*, nouvelle qui nomme ce recueil contenant aussi deux textes déjà publiés ailleurs (*Lendemain de pêche* et *Ristigouche*), donne corps à la chose avec ces souvenirs de jeunesse sur les bords de la Jacques-Cartier, quelque part dans les années 1980 et 1990, dans le comté de Portneuf. Bière, mise en danger, papetière, pénitencier, travail d'été, patates frites et éloignement se croisent dans un tout qui laisse le recul éclairer l'innocence et les drames du passé. « *On avait quatorze ans et l'avenir brillait dans nos têtes comme le soleil sur les rapides* », écrit-il dans ce texte qui, lui, laisse briller une mémoire singulière facilement partagée par d'autres.

Fabien Deglise



VIE URBAINE

LES SAISONS DE MONTRÉAL

★★★★

Raphaëlle Barbanègre
La Pastèque
Montréal, 2017, 64 pages

Rétro, boulot, dodo! C'est avec un trait à la tonalité délicieusement surannée et des perspectives donnant l'impression de se déhancher sur les notes d'un jazz granuleux des années 1950 que la jeune auteure Raphaëlle Barbanègre a décidé de raconter Montréal, la vie quotidienne dans la métropole, au marché Jean-Talon, sur les bords du canal de Lachine, tout comme les points d'intérêt touristiques qui font la renommée de l'endroit. « *Au printemps, ce quartier résidentiel et familial se couvre de fleurs. Tout le monde se met à cultiver et jardiner* », écrit-elle sur Rosemont-La Petite-Patrie, en croquant au passage une scène de rue et de ruelles devenues lieux de vie et terrains de jeu des enfants. Les couleurs sont vives, les scènes débordantes de vie et joyeusement naïves, donnant au final à cette balade urbaine une gaieté, cet optimisme fou qui semble bel et bien dans l'air du temps.

Fabien Deglise

NOUVELLES

Une certaine forme d'indignation

Marie-Célie Agnant trace la frontière floue qui sépare les victimes des tortionnaires

CHRISTIAN DESMEULES

Poète, conteuse et romancière née en 1953 à Port-au-Prince, en Haïti, Marie-Célie Agnant vit au Québec depuis 1970. Ses *Nouvelles d'ici, d'ailleurs et de là-bas* nous apportent six nouvelles qui, comme le suggère le titre, se passent ici ou bien ailleurs. À Montréal, à New York et à Vancouver, avec des incursions dans un camp de réfugiés en Syrie et dans un hôtel borgne de Thaïlande.

Partout où des êtres semblent souffrir une vie minée par les injustices, à titre de victimes directes et indirectes ou de témoins.

Inspirée de « l'affaire Robert Dziekanski », du nom d'un immigrant polonais tué au Taser par des policiers de la GRC à l'aéroport de Vancouver en 2007, *Un si bref instant* tente de mettre en mots l'indicible en donnant la parole à la mère de la victime, vieille femme privée de ce fils qu'elle n'avait pas revu depuis sept ans. S'adressant à lui, elle dira: « *Il ne me reste que mes mains nues pour racler cette terre qui a bu ton sang*. »

Dans *Hans Beringer*, à des milliers de kilomètres de Bangkok, l'épouse d'un médecin pédiatre renommé découvre avec un mélange de stupeur et de désarroi que, sous des apparences qu'elle croyait fidèles à la réalité, son mari cachait une existence monstrueuse.

Dans *Un regard assassin*, un ancien bourreau de « Belle-Île » à demi-fou dans un pays froid où il est en exil croit avoir aperçu une femme qu'il avait épousée de force avant qu'elle ne lui échappe. « *Bras droit de Satrapier, entré à son service*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Marie-Célie Agnant a reçu cette semaine le prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec.

alors qu'il n'avait que dix-huit ans, il avait passé de longues années à enterrer des hommes encore vivants et à en enfermer d'autres dans le coffre de son automobile. »

À la fin des années 1950, dans *L'héritage*, une jeune bourgeoise au « *teint caramel* » originaire d'un « *bout d'île où une petite élite ignorante singe ses anciens maîtres* », envoyée en exil à New York. Elle pense trouver la liberté qui lui a fait défaut, mais se heurtera violemment au racisme et à la ségrégation en voulant mettre les pieds au fameux Cotton Club où jouait Cab Calloway — alors que la salle de concert avait définitivement fermé ses portes en 1940.

Dans *Apprivoiser Isidore*,

l'une des nouvelles les plus intéressantes du recueil, où s'affrontent compassion et géopolitique, une femme fait connaissance avec un voisin, octogénaire d'origine juive « *qui dormait avec les ombres* ». Mais son amitié pour le vieil homme, survivant de l'Holocauste et des camps de concentration, va se heurter à la résistance de ses fils, de jeunes altermondialistes. « *La lutte que mènent les Palestiniens ne concerne pas uniquement le monde arabo-musulman* », viennent-ils rappeler à leur mère.

De façon pudique et méditative, Marie-Célie Agnant, qui a reçu cette semaine le prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec pour les

« *Sigrid eut tout à coup l'impression d'évoluer dans un songe. Elle flottait dans un magma de sensations; elle était irréaliste, elle n'existait pas, il n'y avait que les souvenirs. Ils étaient là, vivants. Le présent, cette douleur atroce, tout cela n'était qu'un cauchemar. L'enseigne du Cotton Club scintillait et semblait un avertissement ou peut-être une menace, mais elle n'avait certainement rien compris.* »

Extrait de *Nouvelles d'ici, d'ailleurs et de là-bas*

poèmes de *Femmes des terres brûlées* (Pleine Lune), exprime surtout dans ce court recueil de nouvelles une certaine forme d'indignation, elle y mesure tout « *le vide de la déshumanisation* » et trace d'une manière assez fine la frontière floue qui sépare les victimes des tortionnaires.

Nourrie des mots du poète palestinien Mahmoud Darwich, l'auteur d'*Un alligator nommé Rosa* et du *Livre d'Emma* (Éditions du Remue-ménage, 2001 et 2007) se glisse dans la tête de ses personnages à travers une écriture impressionniste où le rôle du récit semble parfois secondaire.

Collaborateur
Le Devoir

NOUVELLES D'ICI, D'AILLEURS ET DE LÀ-BAS

★★★★

Marie-Célie Agnant
Pleine Lune
Montréal, 2017, 94 pages

QUÉBEC

SUITE DE LA PAGE F 1

famille alors qu'Éric Bédard s'est occupé du texte « sérieux » sous l'œil bienveillant de l'idéateur. « *Il devait ici trouver le bon ton. On savait que c'était un excellent vulgarisateur. Mais après, il fallait trouver les mots justes sans tomber dans l'explication gnanngnan.* »

Pour le professeur d'histoire, qui a hésité avant de se lancer dans l'aventure, il s'agit d'une première incursion dans l'univers de la littérature jeunesse. « *C'est un continent en soi, la littérature jeunesse*, dit-il. *Pour bien faire, j'ai imaginé que j'écrivais à mes enfants. Ma femme et moi avons toujours refusé de leur parler comme s'ils étaient des demeurés. On leur parlait comme des citoyens en devenir. J'ai appliqué la même chose à ce récit, naturellement.* »

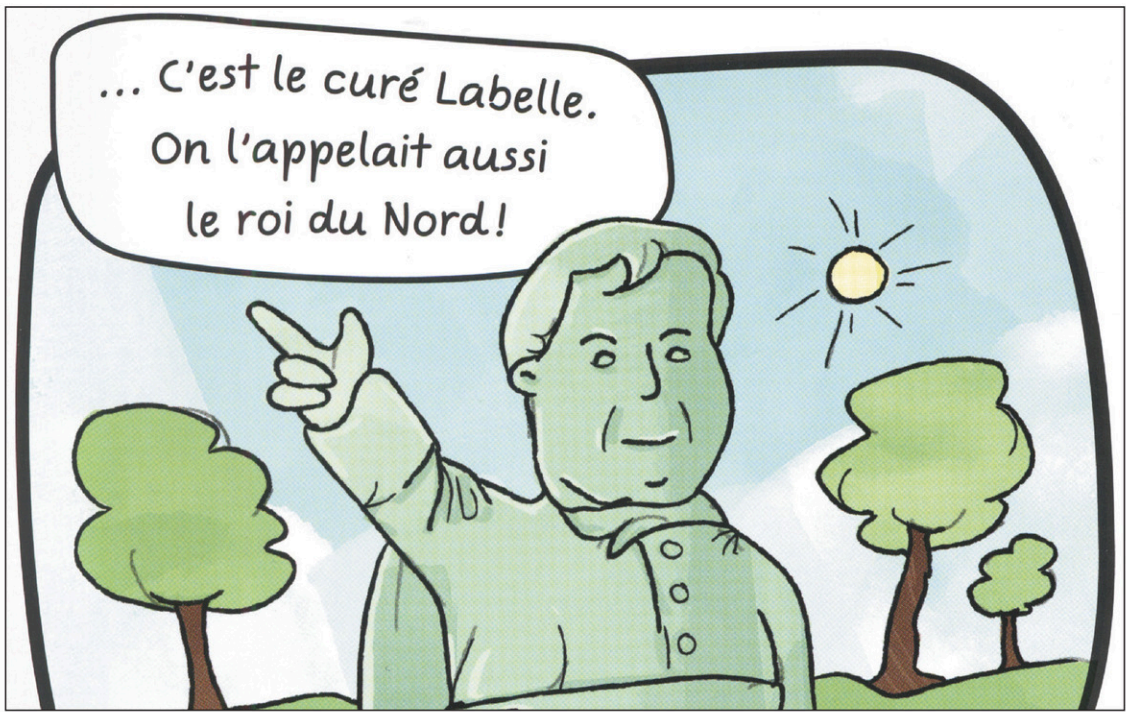
Bien que l'album puisse servir dans le milieu scolaire, il n'a pas été pensé de manière trop formelle et didactique. « *Ce que j'aime dans le livre, c'est que nous ne sommes pas dans la chronologie. On parle de poutine autant que de*

Champlain. L'idée de m'approprier l'histoire me plaît. Ça devient accessible et ludique », souligne Benoît Archambault.

Pour Éric Bédard, tout est dans la façon de raconter. « *J'ai essayé de m'imaginer comment j'aborderais, par exemple, la religion*, dit-il. *Les enfants d'aujourd'hui, pour la plupart, n'ont pas reçu d'éducation religieuse chrétienne. Je me suis demandé comment j'allais expliquer cela. Je n'aime pas qu'on se serve de l'histoire pour régler des comptes, pour passer des messages, faire la morale. Comment alors l'expliquer le plus simplement et le plus respectueusement possible? C'est un peu le défi que je me suis donné* » et qui amène les lecteurs sur la route de leur histoire en passant par un parcours ludique sur les routes du Québec.

Collaboratrice
Le Devoir

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE?
LE LIVRE SUR L'HISTOIRE DU QUÉBEC POUR TOUTE LA FAMILLE!
Benoît Archambault et Éric Bédard
Auzou
Montréal, 2017, 64 pages



AUZOU

L'album n'a pas été pensé de manière trop formelle et didactique.

Littérature et engagement social
Rencontre avec Lisa Carducci



Poète et romancière montréalaise, sa contribution remarquable à la promotion de la culture chinoise lui a valu le *Special Book Award of China* en 2015. Une rencontre à ne pas manquer.

Mardi 14 novembre 19 h 30
Contribution suggérée: 5 \$

Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585



Les Presses de l'Université du Québec
au Salon du livre de Montréal

Table ronde | Enjeux contemporains
Le conservatisme à l'ère Trump – un mouvement en mutation

Date : Dimanche 19 novembre
Lieu : L'Agora
Heure : 11 h 45

Plus de 1 500 livres à feuilleter
PUQ.CA

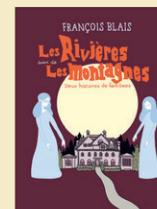
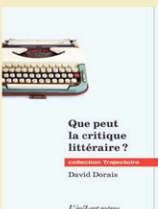
Passez nous voir au stand 573

On a tous besoin de savoir POUR AGIR

L'instant même
www.instantmeme.com

Venez discuter des livres avec leurs auteurs
Salon du livre de Montréal
Nouvelles, romans, théâtre, cinéma, essais

Espace Dimedia
Stand 547



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

POÉSIE

Daphné B. n'arrêtera jamais d'écrire, d'écrire, d'écrire

La poète tente dans *Delete* de se réconcilier avec la précarité de la vie d'artiste

DOMINIC TARDIF

Daphné B. s'est retrouvée cet été dans un chalet afin d'apporter les corrections ultimes au manuscrit de ce qui deviendra *Delete*, son deuxième livre de poésie. Sans doute parce que la bucolique vie champêtre invite à la détente, l'écrivaine de 27 ans gobe quelques bonbons au pot. *Why not?* «*Mon premier livre [Bluetiful, L'Écrou, 2015] s'adressait au gars qui m'avait blessée, au gars qui m'aimait, bla-bla-bla. C'était clair*», se rappelle-t-elle, presque comme si elle parlait d'une étrangère. «*Pendant que j'écrivais Delete, je ne savais pas à qui je m'adressais. En m'enfermant toute seule dans ce chalet pendant une semaine et en prenant ces bonbons au pot là, j'ai vécu une expérience intense. Je n'arrêtais pas de pleurer, j'étais agenouillée sur un tapis pendant des heures — ce n'était pas négatif, han! — et j'ai réalisé que j'avais écrit ce texte-là pour la personne que j'étais quand j'avais 19 ans et que j'ai décidé que j'allais étudier en littérature.*»

Elle observe, angoissée, les vêtements noirs qu'elle conserve au fond de ses tiroirs. Peut-être n'aura-t-elle un jour d'autre choix que de reprendre un boulot dans un restaurant du Vieux Port? L'entreprise Algorithme Pharma lui rappelle par courriel qu'un rôle de cobaye lui permettrait de facilement boucler les fins de mois. La Daphné B. de *Delete*, courageuse mais réaliste, ne cesse de trembler devant la précarité — psychologique et matérielle — de la vie d'artiste qu'elle a choisie.

«*Est-ce qu'on peut créer un ministère des Poètes malades, trouver un mot pour décrire notre condition physique?*» demande-t-elle dans un de ses poèmes en prose, une exhortation qui arrachera sans doute un rire bien jaune à qui-conque a récemment fréquenté une soirée de lectures dans un bar.

«*J'avais envie de parler des réalités concrètes de ce que c'était de choisir d'aller étudier en littérature, fait valoir madame B. C'est quand même un choix qui m'a fait peur. Je n'ai pas écrit ce livre pour conforter celles qui feront aussi ce choix-là, ni pour me conforter moi, mais pour dire que même si on n'atteint jamais l'idéal d'être connu et riche et d'écrire un livre qui va transcender l'univers et tout ce qui a été écrit avant, l'important, c'est de ne ja-*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Delete est le livre de plusieurs deuils pour la poète Daphné B.: celui de Lady Di, celui d'un ami suicidé ainsi que celui de son identité.

mais arrêter d'écrire, parce que c'est grâce à l'écriture que tu traverses tout. Mes parents m'ont transmis une vision de l'art et de l'échec qui est liée aux rêves déçus de ma mère d'être connue en tant qu'artiste, mais pour moi, ce n'est pas ça l'art. Écrire, c'est une façon de survivre.»

Delete, page 116: «*En manque d'amour, de chauffage, j'essayais d'écrire un livre pendant que SOS Suicide laissait un message sur ma boîte vocale. Quand SOS Suicide m'a rappelée, j'écrivais.*» Tout est là.

Faire le deuil du deuil

Delete est aussi le livre de plusieurs deuils pour Daphné B.: celui de Lady Di, celui d'un ami suicidé, ainsi que celui de son identité. Avant d'ainsi signer ses textes, la poète aura d'abord publié sous le pseudo Daphné Cheyenne, inspirée par la nation amérindienne du même nom. Elle l'aban-

donne quelques semaines avant la parution de *Bluetiful*, quand une amie lui fait signaler qu'elle verse ainsi dans l'appropriation culturelle.

«*Je sais que je ne peux pas passer par-dessus toutes mes pertes, les abandonner complètement*», écrit-elle aujourd'hui, en évoquant entre autres cette douloureuse mais nécessaire réinvention et la culpabilité inhérente au choix problématique de cette ancienne identité. «*Nulle part je n'ai trouvé de remède, l'indifférence complète n'existe pas. Marie me texte pour me dire qu'il faut faire le deuil du deuil.*»

«*Faire son deuil du deuil*», ça veut dire que ça ne se fait pas, un deuil, explique-t-elle au bout du fil. *Le deuil, il reste à l'intérieur de toi, il te marque, il te transforme. Tu ne peux pas faire ton deuil. C'est le deuil qui te fait.*»

Avec ses textes de formes diverses, remplis d'images incandescentes propres à une concep-

«*J'avais envie de parler des réalités concrètes de ce que c'était de choisir d'aller étudier en littérature. C'est quand même un choix qui m'a fait peur.*»

Daphné B.

tion plus traditionnelle de la poésie, mais aussi d'anecdotes banales en apparence, de paroles de chansons pop et d'observations de voyage à Taipei, *Delete* tire la langue aux défenseurs d'une littérature obéissant à un système de catégories forcément contraignantes.

«*Parce que je suis poète, je dis que ce que je fais, c'est de la poésie, mais je ne balise pas la forme que ce que j'écris va prendre*», réplique Daphné B., à qui jugerait que ses poèmes à haute teneur narrative ne sont pas des poèmes.

«*La question des genres littéraires est intéressante dans la mesure où je réfléchis dans mon livre à la fluidité des identités. On me demande toujours: "Quand est-ce que tu vas écrire ton roman?", comme si c'était le nec plus ultra des genres littéraires, alors que c'est important pour moi de trouver une fluidité dans les genres littéraires, parce que c'est ce qui permet l'exploration. Quand c'est trop fixe, on est condamné à refaire la même chose, et la poésie, c'est le genre littéraire qui offre la plus grande liberté. En fait, je me bats contre les genres littéraires. Ça me fait chier d'avoir à définir ce que je fais. Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas juste... écrire?*»

Collaborateur
Le Devoir

DELETE

Daphné B.
L'Oie de Cravan
Montréal, 2017, 125 pages

LE QUARTANIER
AU SALON DU LIVRE
DE MONTRÉAL
STAND 547

DU MERCREDI 15
AU LUNDI 20 NOVEMBRE
ESPACE DIMEDIA

LAURIE BÉDARD
JEAN-PHILIPPE CHABOT
GRÉGOIRE COURTOIS
CLÉMENT DE GAULEJAC
ANNIE LAFLEUR
C.-P. LAPERRIÈRE
WILLIAM S. MESSIER
FRANÇOIS RIOUX
STEVE SAVAGE
DAVID TURGEON

CHRISTOPHE BERNARD
STÉFANIE CLERMONT
CHARLES DIONNE
DANIEL GRENIER
CATHERINE LALONDE
STÉPHANE LARUE
ÉRIC PLAMONDON
MAGGIE ROUSSEL
MICHAËL TRAHAN



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

AUSSANT

SUITE DE LA PAGE F 1

active qui, sans en voir vraiment l'horizon, admet qu'un retour à l'avant-scène n'est toujours pas exclu.

Ces exils, alimentés autant par les peurs de perdre du confort, de la paix, de la richesse, que par la fatalité devant un système qui ne pourrait être rien de plus que ce qu'il a toujours été, n'ont rien de réjouissant pour l'avenir, estime M. Aussant, puisqu'ils entraînent le désengagement des citoyens et donnent du carburant au cynisme, «le pire ennemi de notre époque», dit-il. «Dans certains milieux, on se fait une fierté de se dire cynique. Mais le cynisme, ça donne quoi? Les gens abandonnent la prise de décision pour leur avenir aux autres qui, de plus en plus, prennent des décisions négatives pour l'ensemble du groupe.» Et il ajoute qu'en gardant le taux de participation bas, lors des scrutins, «le cynisme serait ainsi le comportement le plus souhaité par les politiciens les moins souhaitables».

En guise d'introduction, l'ex-figure de proue d'Option nationale parle de ces «exils collectifs» dont on ne devrait plus se satisfaire. «Un citoyen qui s'en tient à son individualisme peut nuire davantage à l'ensemble que l'absent qui s'implique peut-être à distance», laissant par le fait même la société crouler sous le poids des «discours éteignoirs» et d'un «comptabilisme pusillanime» qui donne toute sa force d'inertie à cet «extrême centre stérile», à la fois «symptomatique d'un manque de confiance en soi et d'un manque de respect envers l'électorat».

Sorte de déclaration d'optimisme au regard des mutations

sociales et politiques en cours, *La fin des exils* dénonce donc tous ces freins à l'avancement, freins qu'une certaine forme de journalisme actionnerait d'ailleurs, selon lui. «*L'exil du journalisme factuel ralentit l'évolution, qu'elle soit politique ou sociale*», écrit-il en montrant du doigt le sensationnalisme crasse, tout comme l'obsession d'une opinion médiatique posée sur la scène politique et collective dans une seule perspective: l'analyse stratégique des forces en présence.

«Il est rare d'entendre un analyste politique parler des bienfaits d'une politique sur une population, dit-il. On parle surtout de pari fait pour s'attirer l'affection d'une partie de l'électorat, de calcul, de stratégie. La couverture médiatique prête des intentions, cherche des contradictions, met en tension et ne contribue pas à la décynisation de la population.»

La chose n'est pas unique au Québec, écrit d'ailleurs Jean-Martin Aussant, mais elle conditionne les gens «à se méfier des élus, voire à les détester», incitant même les politiciens «au cœur les plus purs» à s'exiler loin des territoires du bien commun pour refaire leur vie sur celui de l'image, du paraître et de la course à la popularité. Or cette «dynamique est pernicieuse» et «empêche l'écllosion de nouveaux comportements», conclut-il.

Le Devoir

LA FIN DES EXILS
RÉSISTER À L'IMPOSTURE DES PEURS

Jean-Martin Aussant
Atelier 10
Montréal, 2017, 104 pages
En librairie le 14 novembre

RÉCIT ILLUSTRÉ

Pourquoi le masculin l'emporte-t-il sur le féminin? (et autres questions nécessaires)

Julie Delporte met en mots et en dessins son irréversible prise de conscience féministe

DOMINIC TARDIF

Touchant, sensible, féminin. Voilà des adjectifs qui pèsent sur les œuvres de trop de femmes, et Julie Delporte n'en peut plus. Tentons donc d'en employer d'autres pour décrire *Moi aussi je voulais l'emporter*, roman graphique dans lequel la bédéiste mont-réalaise continue de constater avec pugnacité et lucidité à quel point «le privé est politique», dicit sa notice biographique, une entreprise amorcée en 2015 avec *Je vois des antennes partout*.

«A quel âge ai-je commencé à me sentir flouée d'être une fille?» demande l'auteure de *Journal* (2014), en cataloguant les récits étouffants — impératif social de la maternité, injonctions à se raser les poils ou à vivre l'amour romantique tel que manufacturé en usine par Hollywood, agressions sexuelles — dont héritent dès l'enfance les femmes sans qu'elles le demandent.

«De quelles images sommes-nous prisonnières?» se demande-t-elle ailleurs, une des nombreuses questions de ce livre qui les multiplie comme on lance des roches sur un édifice construit de mensonges. Le doute, bien qu'inconfortable, peut se vanter de parfois déboucher sur quelque chose comme la vérité, alors que les certitudes, elles, ne servent qu'aux puissants à cimenter leur ascendant.

Même ce qui pour un instant la réconforte lui glisse entre les doigts. «Depuis deux mois, je porte un pull avec un narval, sur lequel il est écrit «gentle warrior». Hier, je me suis dit, la baleine-licorne, la douce féministe, c'est moi. Mais vous savez quoi? Les narvals femelles, elles n'ont pas de corne», écrit-elle, en cartographiant l'étendue de ce qu'il reste à inventer dans l'imaginaire des femmes.

Dans l'espoir d'un jour complètement exister
Scrutatrice perspicace de toutes les minuscules violences



ILLUSTRATIONS ÉDITIONS POW POW

Julie Delporte souligne finement à quel point les petites choses insignifiantes composant le quotidien des femmes ne le sont — insignifiantes — que pour ceux jouissant du luxe de l'insouciance.

que recèle le quotidien des femmes, Julie Delporte souligne finement à quel point les petites choses insignifiantes le composant ne le sont — insignifiantes — que pour ceux jouissant du luxe de l'insouciance. Se rendre à la piscine publique ne suppose pas la même épreuve pour l'homme que pour la femme qui sait que son corps sera scruté.

«J'ai peur de ne plus pouvoir avoir d'amoureux. Quel homme va supporter une féministe? Quel homme vais-je pouvoir supporter?» s'inquiète-t-elle, en mesurant avec vertige l'irréversibilité de sa prise de conscience féministe dont ce livre fait la chronique. Au poids de l'inégalité s'ajoute dès lors celui de la lutte, nécessaire mais éreintante, à mener.

En voyage en Finlande, sur les traces de l'artiste Tove Jansson et de ses Moomins (de célèbres personnages de petits hippopotames), la dessinatrice rêve un instant d'une vie de solitude, calquée sur celle de la défunte artiste, qui aura toujours refusé de se marier et d'avoir des enfants, préférant créer, créer, créer toute sa vie.

Avec ce titre d'une violente candeur, prenant au pied de la lettre la règle insistant pour

que le masculin l'emporte sur le féminin jusque dans le Béscherelle, *Moi aussi je voulais l'emporter* rappelle que la grammaire cristallise toujours, tristement, une domination appartenant au réel. Un monde où les femmes ne peuvent créer sans entrave est un monde où les femmes ne peuvent complètement exister. Julie Delporte montre avec le même devoir de vérité, par chacun des traits composant ses dessins, cette compréhensible fatigue qui la tenaille.

Collaborateur
Le Devoir

MOI AUSSI JE VOULAIS
L'EMPORTER

★★★★
Julie Delporte
Éditions Pow Pow
Montréal, 2017, 252 pages



Moi aussi je voulais l'emporter rappelle que la grammaire cristallise toujours, tristement, une domination appartenant au réel.

Alex Gagnon, *Nouvelles obscurités*, prix Alphonse-Desjardins 2017, samedi 18 novembre de 16 h à 17 h.

Louis Jacques Filion, *Artistes, créateurs et entrepreneurs*, dimanche 19 novembre de 14 h à 15 h.

Janine Gagnon Corbeil, *Une aidante naturelle comme les autres*, samedi 18 novembre de 14 h à 15 h.

Erik Giasson, *Le courage de réussir*, jeudi 16 novembre de 19 h à 20 h; samedi 18 novembre de 15 h à 16 h, dimanche le 19 novembre de 15 h à 16 h.

Julien Grégoire, *Météo*, vendredi 17 novembre de 18 h à 19 h.

Bernard Lévy, *Me chercherais-tu si tu étais sans nouvelles de moi?* jeudi 16 novembre de 17 h à 19 h; samedi 18 novembre de 13 h à 14 h,

Céline Saint-Pierre, *La première révolution tranquille*, jeudi 16 novembre, de 16 h à 17 h.

Thierry Watine, *Les nouvelles cartes du journalisme*, vendredi 17 novembre, de 16 h à 17 h.

Événement poésie avec Mathieu Renaud, Catherine Cormier-Laroche, Philippe Chagnon et Jean-Christophe Réhel, vendredi 17 novembre de 19 h à 21 h.

DEL BUSO ÉDITEUR — SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL — GALLIMARD (517)

groupefides.com FIDES

SOPEC Québec Canada

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Marie Demers maîtrise ici avec souplesse le rythme fougueux de ses phrases comme de ses chapitres.

FICTION QUÉBÉCOISE

Marie Demers et l'exercice salvateur de l'écriture de soi

Les désordres amoureux ausculte l'errance d'un personnage sous le joug d'un léger problème d'alcool

DOMINIC TARDIF

Toujours porter une attention particulière aux mots qu'emploie une écrivaine pour décrire son rapport à la création. L'essentiel loge souvent entre ces passages. « *Ces départs d'écriture douloureux. Quand, vaincue d'avance, l'ordinateur posé sur les genoux, ouvert sur une page débordante de vide qui écorche ma paix intérieure, je compose des phrases décevantes. Pourquoi m'infliger ça ? Pourquoi foncer vers la déception ?* » se demande la narratrice derrière laquelle se voile Marie Demers, dans *Les désordres amoureux*, son deuxième roman (après *In between*, 2016).

Avec sa bécane baptisée en l'honneur de la diva Marie Carmen, son chien adoubé Henri IV, roi de Montréal, sa connaissance encyclopédique du monde de la bière et son amour du *mac and cheese* bien fromagé, Marianne ressemble à la blonde idéale (pour peu que vous aimiez le *fun*). Les garçons dont elle s'entoure, eux, ne sont pas toujours du même avis. Il y a Mathieu, qui se décommande sans gêne à la dernière minute, Manu, le mythomane obnubilé par les sachets blancs, et Pierick, le Français dont la façade d'assurance camoufle la couardise incarnée.

Mais alors qu'il apparaît évi-

dent dès les premières pages que Marianne est beaucoup moins douée en amour que pour conduire son vélo en état d'ébriété, l'alter ego de Marie Demers, elle, peine à reconnaître que son refus de vivre autrement qu'en choisissant de « *foncer vers la déception* » la condamne à hanter éternellement cette zone où la vie ne commence jamais, quelque part entre l'ombre et la lumière (sur un air connu).

Entre ombre et lumière

Les désordres amoureux n'est évidemment pas exactement la première fiction auscultant l'errance d'un personnage

sous le joug d'un léger problème d'alcool et d'un talent olympique pour les mauvais choix (de vie, de relation, de partenaire de voyage). Evitons néanmoins le paternalisme de certains critiques pour

qui les angoisses existentielles d'une jeune femme ne donnent que des romans pour jeunes femmes (c'est faux).

Malgré une prémisse élimée et une écriture un peu trop près des considérations du quotidien (à moins que vous raffoliez de descriptions de repas), Marie Demers maîtrise toujours ici avec souplesse le rythme fougueux de ses phrases comme de ses chapitres, et ne recule jamais devant une occasion de soumettre sa Marianne au scalpel de son humour douce-

ment cruel. Ses nombreuses réflexions sur le salvateur exercice de l'écriture de soi, ainsi que sur le pouvoir de la littérature en général, réjouissent aussi, surtout dans le contexte d'un roman qui semble vouloir s'adresser à un vaste lectorat.

Le portrait qu'elle dresse de la vie sexuelle des filles dans la vingtaine, qui ne jouiront peut-être, un jour, que si leurs partenaires finissent par s'en soucier, ne peut cependant que troubler (ou renvoyer les hommes qui liront le roman à leur propre égocentrisme). Refuser momentanément l'impératif social de la sexualité n'entraîne pas la mort, rappelle au final la romancière.

Vous savez, cette vieille maxime voulant qu'il faille d'abord savoir s'aimer avant d'aimer quelqu'un d'autre ? Marie Demers souscrit avec grâce à cette idée lorsqu'elle célèbre cette « *solitude tellement habitée* » à laquelle lui permet d'accéder l'écriture. Inutile d'ajouter que c'est cette même solitude qui permettra sans doute bientôt à sa narratrice de réellement accéder au monde.

Collaborateur
Le Devoir

LES DÉSDORDRES AMOUREUX

★★★
Marie Demers
Hurtubise
Montréal, 2017, 256 pages

FICTION QUÉBÉCOISE

Entre fleuve et petits oiseaux

Sylvie Nicolas ressuscite les fragments d'une histoire familiale décousue

CHRISTIAN DESMEULES

Portée par la marée du souvenir qui monte en elle, une « *Fille* » s'exprime afin de visiter la mémoire de sa mère et de la faire sienne à l'issue d'un travail de remémoration à la chronologie floue, de visions qui surgissent pêle-mêle et d'envolées poétiques.

Quatorzième enfant de la famille, petite dernière née dans l'Ouest canadien, la mère de la « *narratrice-écrivaine* » a été envoyée très vite près de Matane, dans le Bas-du-Fleuve, « *sur L'île* », pour y vivre avec ses grands-parents. Ses souvenirs semblent se cristalliser autour du cri lancé par une voisine sourde qui appelait ses enfants à l'heure du souper.

Nourrie des légendes familiales surgies des années 1930 et 1940, d'épisodes du temps « *de l'exode des Gaspésiens* », par les racontars de son grand-père barbier qui avait vécu à Boston et des rumeurs de sous-marins allemands sillonnant les côtes de la Gaspésie lors de la Seconde Guerre mondiale, la Fille accumule les tentatives de faire revivre ce passé évanoui.

Porté par l'écriture plutôt que par le récit, *Le cri de la sourde* de Sylvie Nicolas, surtout traductrice et poète (À quatre doigts d'Edward Stachura, *Les variations Burroughs*), met ainsi bout à bout les histoires pleines de trous d'une narratrice-écrivaine qui se tutoie tout au long du roman et déploie une



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

L'œuvre de Sylvie Nicolas, surtout traductrice et poète, est portée par l'écriture plutôt que par le récit.

sorte de quête des origines. Sachant bien sûr que « *les paroles restées en dormance posèdent un élan clandestin assez puissant pour forer le chemin de leur résurgence* ».

C'est aussi une tentative livresque de s'approprier un lieu et un droit de parole : « *Tu n'as pas encore conscience que la souffrance du monde trouvera ancrage en toi, qu'elle s'y fraiera un sentier accidenté que tu remonteras inexorablement, toi, fille, femme, mère, éternelle itinérante; non, tu ne sais pas que les mots, égarés, perdus, tendus entre ciel et terre, constitueront le chemin te permettant de te rapprocher d'un territoire d'appartenance.* »

Entre l'invention et la méditation, « *entre le fleuve et les oi-*

seaux », *Le cri de la sourde* forme un magma narratif qui se complait dans le maniérisme cérémonieux et les ressassements extatiques. Les jolies phrases et les envolées s'y succèdent sans vraiment former de récit.

À travers des réflexions sur le souvenir et l'oubli, « *dans le maintenant du toujours* » et le rythme des marées du fleuve Saint-Laurent, Sylvie Nicolas y accumule les « *fragments épars de l'histoire des Surlis* ». Un peu indigeste.

Collaborateur
Le Devoir

LE CRI DE LA SOURDE

★★★
Sylvie Nicolas
Druide
Montréal, 2017, 272 pages



qui les angoisses existentielles d'une jeune femme ne donnent que des romans pour jeunes femmes (c'est faux).

Malgré une prémisse élimée et une écriture un peu trop près des considérations du quotidien (à moins que vous raffoliez de descriptions de repas), Marie Demers maîtrise toujours ici avec souplesse le rythme fougueux de ses phrases comme de ses chapitres, et ne recule jamais devant une occasion de soumettre sa Marianne au scalpel de son humour douce-

LES DÉSDORDRES AMOUREUX

★★★
Marie Demers
Hurtubise
Montréal, 2017, 256 pages

cultiver les savoirs, ouvrir les possibles



écosociété au salon
du livre de Montréal

stand 533 — Dimedia

écosociété

25 ans d'édition indépendante
ecosociete.org



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Vendredi 17 novembre, 19 h
Identité et nation au Québec – Comment penser l'avenir ?

Comment parler d'identité québécoise aujourd'hui ? Discussion sur le colonialisme, le nationalisme et le féminisme entre Alexa Conradi, Naomi Fontaine et Eric Martin.

L'Agora

Auteur.es en dédicaces

Jonathan Durand Folco

À nous la ville !

Alain Deneault

De quoi Total est-elle la somme ?

Eric Martin

Un pays en commun

Justin Bur, Yves Desjardins,

Jean-Claude Robert, Bernard

Vallée, Joshua Wolfe

Dictionnaire historique du

Plateau-Mont-Royal



Dimanche 19 novembre, 13 h
Connaissez-vous vraiment l'histoire du Plateau Mont-Royal ?

Bernard Vallée et Yves Desjardins vous emmènent dans l'histoire méconnue du Plateau. Animé par Jean-François Nadeau (invité d'honneur).

La Grande Place

Pierre Batellier et Marie-Ève Maillé
Acceptabilité sociale : sans oui, c'est non

Jean-Claude St-Onge
L'impotisme néolibéral

Dimitri Roussopoulos
L'écologie politique

Dominique Boisvert
Nonviolence

Thierry Pardo
Une éducation sans école

Serge Mongeau
De parole et d'action

Retrouver les horaires de dédicaces sur notre site web : ecosociete.org

le Parchemin
DEPUIS 1966

L'art de plaire

PROMOTION
à l'achat de 3 livres

Du 11 au 26 novembre 2017

10%
de rabais*

sur le premier livre

15%
de rabais*

sur le deuxième livre

20%
de rabais*

sur le troisième livre

*Rabais à l'achat de trois livres à partir du prix courant et ne peut être jumelé à toute autre promotion. Livres en stock seulement. Non applicable sur les livres scolaires et d'informatique.

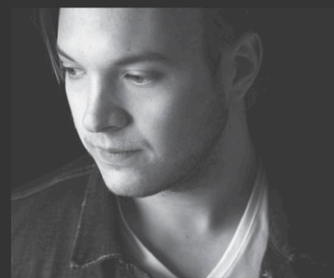
Ⓢ Berri-UQAM
parchemin.ca

15 AU 20 NOVEMBRE

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2017

LEMÉAC ÉDITEUR SÉANCES DE DÉDICACES

STAND 132



**GABRIEL
ALLAIRE**

Pas de géants

Roman

Vendredi de 19 h à 20 h
Samedi de 14 h à 15 h



**JEAN-FRANÇOIS
BEAUCHEMIN**

J'attends Joséphine

Roman

Samedi de 16 h à 17 h
Dimanche de 16 h à 17 h

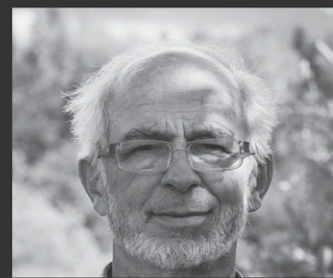


**JONATHAN
BÉCOTTE**

**Souffler dans la
cassette**

Roman jeunesse

Vendredi de 11 h 30 à 13 h
Samedi de 11 h à 12 h



**JEAN
BÉDARD**

**Journal d'un réfugié
de campagne**

Essai

Samedi de 16 h à 17 h
Dimanche de 13 h à 14 h



**ANNA
RAYMONDE
GAZAILLE**

Jours de haine

Roman

Samedi de 16 h à 17 h



**JULY
GIGUÈRE**

**Et nous ne parlerons
plus d'hier**

Roman

Vendredi de 19 h à 20 h
Samedi de 11 h à 12 h



**PATRICIA
GODBOUT**

Bleu bison

Roman

Vendredi de 17 h à 18 h
Samedi de 11 h à 12 h



**ANDRÉ
HAMEL**

Mourir d'oubli

*Chroniques de la grand-rue
et des alentours*

Roman

Samedi de 15 h à 16 h



**MATHIEU
BÉLISLE**

**Bienvenue au pays
de la vie ordinaire**

Essai

Vendredi de 18 h à 19 h
Dimanche de 13 h à 14 h



BIZ

**La chaleur des
mammifères**

Roman

Samedi de 13 h à 14 h
Dimanche de 13 h à 14 h



**MATHIEU
BLAIS**

(Sainte-Famille)

Roman

Samedi de 14 h à 15 h



**NATHALIE
BOISVERT**

**Antigone au
printemps**

Théâtre

Dimanche de 14 h à 15 h



**MARILYSE
HAMELIN**

**Maternité, la face
cachée du sexisme**

Plaidoyer pour l'égalité parentale

Essai

Samedi de 14 h à 15 h
Dimanche de 15 h à 16 h



**DAVID
HOMEL**

**La fille qui parlait
à la lune**

Roman

Dimanche de 17 h 15 à 18 h



**MARIE-PASCALE
HUGLO**

Montréal-Mirabel

Lignes de séparation

Récit

Vendredi de 17 h à 18 h
Samedi de 13 h à 14 h



**PATRICK
ISABELLE**

Lui

Roman jeunesse

Mercredi de 14 h à 15 h
Vendredi de 12 h 30 à
13 h 30
Samedi de 11 h à 12 h



**JULIE
BOSMAN**

**Nous sommes
bien seules**

Nouvelles

Vendredi de 17 h à 18 h
Dimanche de 15 h à 16 h



**SIMON
BOULERICE**

L'enfant mascara

Roman jeunesse

Mercredi de 11 h à 12 h
Samedi de 15 h à 16 h

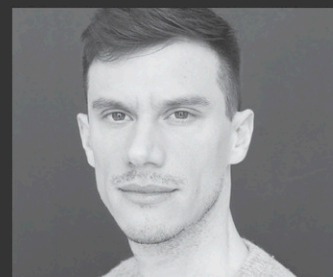


**MICHEL
CORMIER**

**Les révolutions
inachevées**

Essai

Samedi de 15 h à 16 h
Dimanche de 11 h à 12 h



**SÉBASTIEN
DAVID**

Dimanche napalm

Théâtre

Samedi de 12 h à 13 h



**MARIE-HÉLÈNE
LAROSE -
TRUCHON**

Minuit

Théâtre

Dimanche de 14 h à 15 h



**CATHERINE
LÉGER**

Filles en liberté

Théâtre

Dimanche de 15 h à 16 h



**AUDREY
LEMIEUX**

L'ossuaire

Roman

Vendredi de 18 h à 19 h
Dimanche de 16 h à 17 h



**PASCALE
NAVARRO**

**Femmes et pouvoir:
les changements
nécessaires**

Plaidoyer pour la parité

Essai

Dimanche de 15 h à 16 h



**MICHAEL
DRAPER**

Le 489

Roman

Samedi de 16 h à 17 h



**ANDRÉ
DUCHARME**

La tête sur la table

Roman

Vendredi de 18 h à 19 h
Dimanche de 11 h à 12 h



**JOHANNE
FOURNIER**

Tout doit partir

Récit

Vendredi de 19 h à 20 h
Samedi de 13 h à 14 h



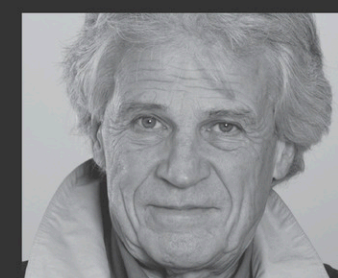
**MARTIN
GAGNÉ**

Tu ne tueras plus!

*Catéchiser les Allemands
après le nazisme*

Essai

Dimanche de 16 h à 17 h



**JEAN
PARÉ**

Pièces d'identité

Essai

Samedi de 13 h à 14 h
Dimanche de 16 h à 17 h



**ANDRÉ
PRONOVOST**

Kerouac et Presley

Récit

Vendredi de 17 h à 18 h
Dimanche de 13 h à 14 h



**AKI
SHIMAZAKI**

Fuki-no-tô

Roman

Samedi de 15 h à 16 h
Dimanche de 14 h à 15 h



**MICHEL
TREMBLAY**

**Le peintre
d'aquarelles**

Roman

Judi de 14 h à 17 h 30
Vendredi de 14 h à 17 h 30
et de 19 h à 21 h
Samedi de 14 h à 17 h 30
et de 19 h à 21 h
Dimanche de 14 h à 17 h 30



**AUDRÉE
WILHELMY**

Le corps des bêtes

Roman

Vendredi de 19 h à 20 h
Samedi de 12 h à 13 h et
de 14 h à 15 h
Dimanche de 14 h à 15 h



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

Société
de développement
des entreprises
culturelles

Québec

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



Le romancier Michael Crummey décrit sans complaisance le climat rigoureux et la mer capricieuse de sa Terre-Neuve natale.

FICTION CANADIENNE

Un vieux loup de mer au cœur d'un environnement gothique

Michael Crummey traite du déclin des Maritimes dans un roman d'une beauté brute

MANON DUMAIS

« On n'est plus dans les années soixante, Monsieur Sweetland. On n'impose pas ce déménagement à votre village. Nous paierons pour la réinstallation des résidents, pour satisfaire à leurs exigences. Mais nous ne prendrons pas la responsabilité de laisser un fou furieux seul au milieu de l'Atlantique après leur départ », lance un représentant du gouvernement à Moses Sweetland, pêcheur de la petite île de Sweetland, au large de Terre-Neuve, qui refuse de quitter ce coin de pays fondé par ses ancêtres suédois, les Swietlund.

N'ayant pour seule famille que sa nièce Clara et son neveu de 12 ans, Jesse, que l'on devine autiste, le vieux Moses n'est pas le seul à refuser cette décision du gouvernement de reloger tous les habitants de Sweetland. Il y a aussi Loveless, risée du village, et Queenie, qui n'a pas mis le nez dehors depuis les années 1970. Or, le premier changera bientôt d'idée et la seconde quittera sa maison les deux pieds devant comme elle le souhaitait.

De nature solitaire, le septuagénaire se soucie peu d'être la dernière âme qui vive à Sweetland. À l'instar du climat rigoureux et de la mer capricieuse, que le romancier Michael Crummey, originaire

de Terre-Neuve, décrit sans complaisance en y insufflant une atmosphère tempétueuse digne d'un roman gothique, l'entourage se fera de plus en plus hostile envers le vieil homme opiniâtre.

« Sweetland jeta un coup d'œil sur l'homme installé dans le fauteuil de barbier. Il savait très bien ce qu'il pensait de la situation, mais Duke Fewer était la seule personne dans l'île qui n'avait jamais cherché à l'influencer de quelque manière. Sweetland avait l'impression que le salon de coiffure était le seul havre de paix qui lui restait. »

Une île, une âme

Devant soutenir les regards indignés des insulaires, Moses reçoit aussi des lettres de menaces anonymes truffées de grossières fautes d'or-

thographe, puis découvre des signes haineux de l'agacement du voisinage. Malgré cela, Moses ne démord pas de son idée et même lorsque la tragédie frappe peu avant le départ de tous les habitants, il se cache jusqu'à ce que le dernier transbordeur ait quitté Sweetland pour le continent.

Au-delà du drame vécu à Toronto lorsqu'il était jeune, ce refus de quitter Sweetland traduit chez Moses un profond attachement aux traditions, à la famille, à la mer. Homme de peu de mots, Moses n'a jamais su exprimer ses sentiments pour qui que ce soit. En demeurant seul sur l'île, le vieux pêcheur erre dans une atmosphère de fin du monde où il croise les fantômes des êtres aimés, parmi lesquels son frère Hol-

lis, mort noyé à 18 ans.

S'il offre une carte postale de Terre-Neuve qui ferait rebrousser chemin au plus téméraire des touristes, Michael Crummey (*Les voleurs de rivière, Du ventre de la baleine*) dépeint avec force détails pittoresques et un humour cruel une faune singulière ayant évolué en marge du continent et du temps. À travers sa description d'une société doucement à l'agonie, où chacun accepte son sort avec résignation, se devine une sincère tendresse teintée d'exaspération, laquelle trouve son écho dans celle qu'éprouve Moses pour son neveu marginalisé par tous.

Alors que Moses affronte son dur destin, le romancier précipite celui-ci dans un vortex de souvenirs, de délires hallucinatoires et de cauchemars, d'où émergent les morts et les vivants, transformant *Sweetland* en une œuvre d'un romantisme noir, laquelle évoque Emily Brontë et Anne Hébert, doublée d'un puissant requiem pour un mode de vie bientôt disparu.

Collaboratrice
Le Devoir

SWEETLAND

★★★
Michael Crummey
Traduit de l'anglais
par Éric Fontaine
Leméac
Montréal, 2017, 390 pages

FICTION CANADIENNE

Passions illicites dans une Italie fantasmée

Mark Frutkin signe un roman ludique à la luxuriance qui force l'admiration

MANON DUMAIS

Campé en trois espaces-temps, *Le saint patron des merveilles*, roman ludique à souhait de Mark Frutkin, transporte le lecteur dans une Italie fantasmée et fantastique où se côtoient religieux et mécréants, belles duchesses et prêtres torturés, jeunes amoureux et vieux filous.

Dans un premier temps, l'auteur américain naturalisé canadien met en scène don Fabrizio Cambiati, prêtre amateur d'astronomie et d'alchimie, et Omero, son valet qui ne pense qu'à boire et à manger, au moment où un événement extraordinaire survient à Crémone, en 1682: « *Près de l'horizon, la tête de la comète brillait d'un blanc argenté, sa queue composée d'un brouillard de plumes lumineuses, comme si quelqu'un avait enflammé une colombe et l'avait lancée par-dessus les remparts.* »

Dans un deuxième temps, le romancier demeure à Crémone mais se déplace en 1758, où il s'intéresse au destin de *monsignor* Michele Archenti, avocat du diable enquêtant sur Cambiati, que les Crémonais souhaitent faire canoniser. À cette fin, il devra passer en revue tous les récits, tous plus farfelus et incroyables les uns que les autres, le concernant.

« *De temps à autre, lorsque la foule d'enfants se faisait trop insistante et fatiguée d'attendre, Omero nouait sa corde autour de la cheville de don Fabrizio et tous deux déambulaient jusqu'au bout de la rue puis revenaient. Les enfants couraient et sautaient derrière, riant et applaudissant pendant qu'Omero marchait avec un air renfrogné.* »

Outre le spectre de Cambiati hantant le récit campé en 1758, deux figures importantes évoluent dans les deux histoires que séparent 76 années: Rodolfo, l'Homme des roseaux, qui traîne sur son dos le squelette de son frère qu'il a assassiné, et Maria Andrea, duchesse de Crémone, qui a bien connu Cambiati.

En rencontrant cette dernière, Archenti en perdra

presque ses moyens: « *Son visage desséché était si profondément ridé qu'il avait l'air d'avoir été coupé au couteau. Malgré son âge et ses infirmités, elle avait des manières aristocratiques.* » Refusant de lui dévoiler ses secrets, la duchesse nonagénaire lui enverra son arrière-petite-fille, Elettra, pour le distraire. Et une fois de plus apparaît dans le ciel une comète.

Dans un troisième temps, et dans un style excessif détonnant désagréablement avec celui des deux autres récits, Mark Frutkin fait entrer en scène les personnages de la *commedia dell'arte* dans une féroce comédie où, à l'instar du récit se déroulant aux XVII^e siècle, un violon rend fou d'amour.

Puisant son inspiration dans l'imagerie religieuse des fresques de la Renaissance italienne, dans les personnages frivoles du *Décameron* de Boccacce et dans les thèmes grivois de la *commedia dell'arte*, Frutkin livre une œuvre aussi foisonnante qu'étourdissante dans laquelle il s'amuse des prétentions de l'être humain, de ses desirs les plus nobles comme

les plus honteux, des mystères de la foi, des plaisirs de la chair et des feux de l'amour.

D'une luxuriance qui force l'admiration, *Le saint patron des merveilles* passe d'un lieu à l'autre, d'une époque à l'autre et d'un personnage à l'autre en multipliant allègrement les effets de miroir, les variations sur un même thème, opposant avec le même bonheur le sublime et le grotesque, l'ordre et le chaos. Imitant la logique implacable du cycle de la vie, le roman célèbre sans retenue le triomphe du cœur sur l'esprit, de la passion sur la raison.

Collaboratrice
Le Devoir

LE SAINT PATRON DES MERVEILLES

★★★1/2
Mark Frutkin
Traduit de l'anglais
par Catherine Leroux
Alto
Montréal, 2017, 394 pages

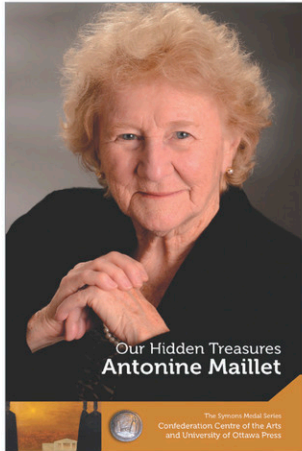
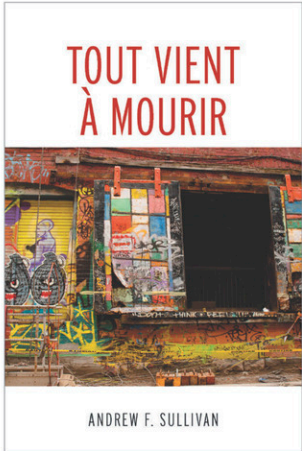
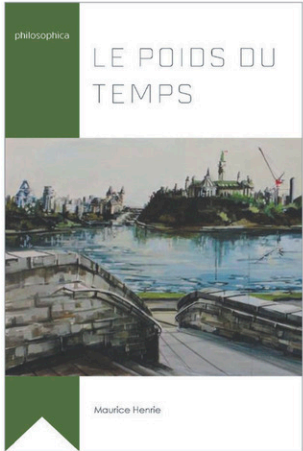
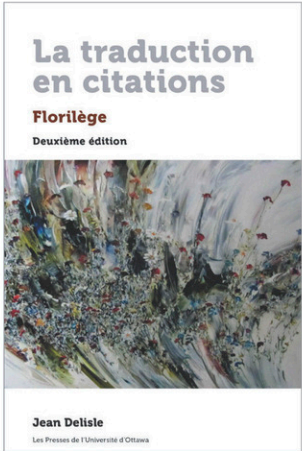


SANDRA RUSSELL

Mark Frutkin fait entrer en scène les personnages de la *commedia dell'arte* dans une féroce comédie.



Les Presses de l'Université d'Ottawa
University of Ottawa Press



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

La marche du crabe

LOUIS HAMELIN

Je confesse un préjugé favorable envers Joyce Maynard. Cette jeune surdouée des lettres, qui, à 18 ans, fit la une du *New York Times Magazine*, s'est largement construite, comme écrivaine, en dévissant quelques boulons du socle d'un des plus puissants mythes de la littérature étasunienne, J. D. Salinger, ermite, bouddhiste, végétarien et amateur de chair fraîche, mythe assis, au demeurant, sur une œuvre plutôt mince et probablement surévaluée.

N'ayant jamais lu les quelques romans que Maynard, qui a aussi abondamment écrit pour les médias, a disséminés au fil de quatre décennies, je ne suis pas en mesure de me prononcer sur sa fiction. Mais les deux ouvrages autobiographiques où elle a consigné, avec un art de mémorialiste assez admirable, l'implacable vérité de l'amour et de la mort à travers le récit de deux expériences décisives survenues à 40 ans de distance ont été pour moi des lectures importantes.

Le premier, *Et devant moi, le monde* (Philippe Rey, 2011), racontait la liaison sulfureuse de cette «*petite fille qui aimait trop les allumeurs*» avec Jerry Salinger, l'auteur de *L'attrape-cœurs*. À l'heure de régler ses comptes avec le monstre sacré, Maynard montait seule au front. Ça se passait bien avant #MeToo et la saison de la chasse aux matous. «*Mes parents m'ont encouragée à enregistrer les moindres détails de ce qui m'entourait avec une oreille et un œil de reporter, s'y rappelait-elle. Que cela me plaise ou non, toute ma vie j'ai pris mentalement des notes.*» Pour notre plus grand bien de lecteurs.

Le second récit, *Un jour, tu raconteras cette histoire* (Philippe Rey, 2017, traduit de l'américain par Florence Lévy-Paoloni), relate son second mariage, à l'âge de 59 ans, avec «*le premier vrai compagnon de [sa] vie*», puis la maladie et l'agonie de ce dernier, terrassé par un cancer en l'espace de deux petites années. Et c'est un livre terrifiant.

Maynard nous offre elle-même, dès le prologue, l'éloquent synopsis de son dernier ou-



Joyce Maynard et Jim Barringer, en des temps plus heureux, à une première de film, en 2013

vrage. «*Nous allions connaître, à la soixantaine, l'amour auquel nous aspirions dans notre jeunesse. [...] Quelle chance de vous être trouvés, se réjouissait notre entourage. Peu après notre premier anniversaire de mariage, on diagnostiqua à mon mari un cancer du pancréas. Dix-neuf mois plus tard, après avoir partagé une lutte qui dévorait nos vies, bien que de façon différente, j'étais allongée à ses côtés quand il rendit son dernier soupir.*» C'est la vie. Le reste appartient à la littérature.

«*Comment décrire le moment où son univers s'effondre?*» Aucun suspense, ici. On est devant la fin annoncée, déjà fascinés par l'approche de cette mort certaine, son atroce banalité. A-t-on alors vraiment envie d'aller plus loin, de jouer

d'un poste d'observation si privilégié? De nous retrouver, à des lieues de toute une littérature thérapeuto-populaire du style «*Comment j'ai vaincu mon lymphome hodgkinien métastaté grâce aux plantes médicinales du bassin de l'Amazonie*», là, dans ce bureau de médecin avec Jim et Joyce, obligés de vivre avec eux cette scène que des milliers de personnes ont vécue et vivent chaque jour et vont continuer de vivre, pour la plupart, en l'absence de toute possibilité de s'échapper dans la survie factice du témoignage des mots? Veut-on vraiment se mettre dans la peau de l'homme à qui un spécialiste annonce: «*Seule une endoscopie pourra le confirmer, mais il semble à peu près certain que vous avez une tumeur au pancréas*»? Avant

d'ajouter, en donnant l'impression de retenir ses larmes, une main posée sur l'épaule de l'homme: «*Je suis vraiment désolé. Mon père en est mort.*»

Et puis, de se mettre dans la peau de la femme de cet homme-là? Chimio et compagnie. On voudrait y penser le moins possible, croire que ça n'arrive qu'aux autres, encore, toujours. On sait que ça existe, mais de là à y consacrer la petite heure de lecture qui vous permet, entre les enfants à coucher et la série télévisée, de vous évader enfin de la rude journée? Une forme d'obscur superstition semble soudain nous gouverner, comme si la pince du crabe allait jaillir de la page pour nous éveiller de ce rêve toujours menacé qu'est une existence en bonne santé. On pourrait refermer le livre. On ne le fait pas. Étrange pouvoir que celui des mots. «*Dix minutes plus tôt, je parlais de l'immatriculation de ma voiture et de la couleur [des] bardeaux de notre maison. A présent, la pièce se refermait sur moi. [...] tout était différent, la vie que nous connaissions s'était envolée dans la minute qu'il avait fallu à un homme que nous n'avions jamais vu pour prononcer cette unique phrase.*»

«*Nous étions, dit-elle plus loin, les passagers du Titanic, [...] espérant tous monter dans un canot de sauvetage.*» Entre douleur et lueur d'espoir — cette intuable espérance du condamné qui le pousse à combattre statistiques et cellules récidivistes à l'aide de protocoles de recherche toujours plus prometteurs et hors de prix et sur le point d'être homologués, sans compter les remèdes de grand-mère Nature, tels ces excréments d'individus sains injectés à la manière de suppositoires, ou bien, littéralement, manger de la terre pour se requinquer la flore microbienne —, mais tenant à distance aussi bien le témoignage personnel dans ce qu'il peut avoir de plus complaisant et pathétique que le manuel de pensée positive à deux sous, ce livre nous entraîne surtout, et avant tout, à travers l'assommante souffrance dont délivre Miss Morphine ouvrant les bras, dans la grande aventure du sens de la vie.

«*Il a fallu l'annonce de sa maladie, suivie de la terrible bataille que nous avons menée ensemble, pour que je perçoive ce que signifie former un couple — être une vraie compagne et avoir un compagnon. Je n'ai compris tout le sens du mariage que lorsque le mien était sur le point de s'achever. J'ai découvert ce qu'était l'amour quand le mien quittait le monde.*»

LAURÉAT du Prix littéraire du Gouverneur général 2017

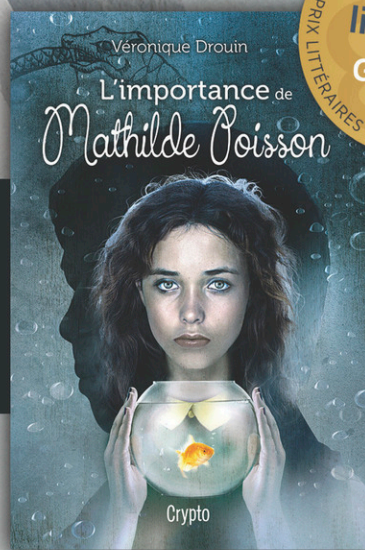
Littérature jeunesse – texte

ENEZ RENCONTRER VÉRONIQUE DROUIN AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

- Samedi 18 novembre de 16 h 30 à 17 h 30
- Dimanche 19 novembre de 15 h 30 à 17 h

bayard
CANADA

livresgg.ca
Prix littéraires du Gouverneur général



40 ans de livres et de libraires



« Nous croyons que tout le monde devrait avoir la chance d'apprendre à aimer lire. »

Librairie
Monet

2752, rue de Salaberry,
Mtl (QC) H3M 1L3
Tél.: 514 337-4083
monet.leslibraires.ca
librairiemonet.com



UNE HISTOIRE DU QUÉBEC EN PHOTOS

C'est notre histoire!

Véritable succès de librairie depuis une décennie, et aujourd'hui revu et augmenté, cet album colossal nous fait **revivre plus de 100 ans de notre histoire.**

SODEC

Canada

Conseil des Arts du Canada

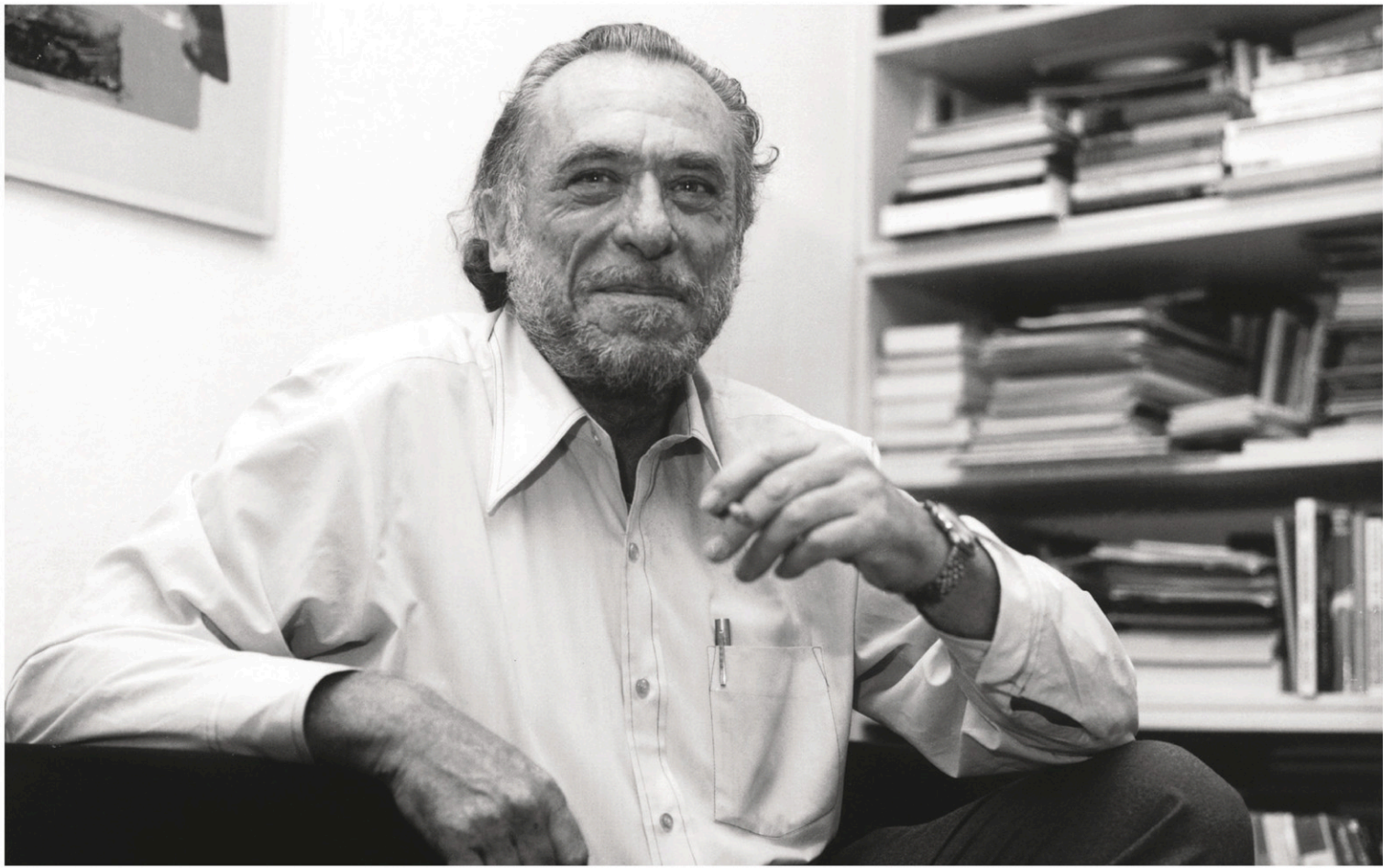
FIDES

Lévesque
éditeur

Rencontres d'auteurs Salon du livre de Montréal 15 au 20 novembre 2017 Place Bonaventure

France Boisvert	Professeur de paragraphe Mercredi 15, 17 à 19 h Samedi 18, 16 à 17 h Dimanche 19, 13 à 15 h
John Calabro	Un homme imparfait Samedi 18, 13 à 15 h
Danielle Dubé	Ciel de Kyôto Vendredi 17, 15 à 16 h Samedi 18, 15 à 16 h Dimanche 19, 11 à 13 h
Louis-Philippe Hébert	Un homme discret Jeudi 16, 18 à 19 h Vendredi 17, 18 à 19 h Dimanche 19, 16 à 17 h
Sergio Kokis	L'âme des marionnettes Vendredi 17, 19 à 21 h Samedi 18, 17 à 19 h Dimanche 19, 15 à 16 h
Claudine Potvin	Le sexe de Fidel Jeudi 16, 17 à 18 h Vendredi 17, 16 à 17 h Samedi 18, 11 à 13 h
Hélène Rioux	Un homme imparfait Vendredi 17, 17 à 18 h

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



Dans ses mémoires, l'Américain est irréductible et récalcitrant, intense et spontané, semblant toujours tituber entre l'humour et l'amertume.

Charles Bukowski en toutes lettres

L'écrivain parle métier et écriture dans des extraits choisis de sa correspondance

CHRISTIAN DESMEULES

« Quand les hommes veulent vraiment dire quelque chose, ils n'emploient pas des mots de quatorze lettres », rappelle Charles Bukowski (1920-1994) au critique John William Corrington le 1^{er} mai 1963.

Comme beaucoup d'écrivains, l'auteur des *Contes de la folie ordinaire*, de *Women* et de *L'amour est un chien de l'enfer* avait des opinions tranchées quand il était question du métier.

C'est ainsi qu'en dépouillant il y a quelques années des milliers de pages de correspondance inédite de l'écrivain américain, Abel Debritto a eu l'idée d'en isoler les passages — nombreux, éclairants — dans lesquels l'auteur y parle d'écriture.

Le résultat? *Sur l'écriture*, qui rassemble des extraits de plusieurs dizaines de lettres écrites par Bukowski de 1945 à 1993. Des lettres à ses éditeurs, à des revues, à des amis ou à des écrivains qu'il admirait (Henry Miller ou John Fante, par exemple). Des lettres nourries de poésie et de frénésie alcoolique, écrites à la main ou à la machine.

On connaît l'anecdote. À un inconnu qui lui demandait un jour comment un « vieux dégueu-

« Dans mes livres je suis pas toujours d'accord avec ce qui se produit, pas plus que je roule dans la boue pour le plaisir. Aussi, il est curieux que les gens qui s'insurgent contre mon travail semblent omettre les passages qui comportent de la joie, de l'amour, de l'espoir, et de tels passages existent. Mes journées, mes années, ma vie entière ont connu des hauts et des bas, la lumière et les ténèbres. Si j'écrivais seulement et continuellement sur la "lumière" et ne mentionnais jamais le reste, alors en tant qu'artiste je serais un menteur. »

Lettre du 22 janvier 1985 à Hans van den Broek

lasse » comme lui s'y prenait pour séduire toutes ces jolies femmes: « *Mon Dieu, comment faites-vous? — Je tape, j'ai dit. — Vous tapez? — Oui, dix-huit mots à la minute en moyenne.* »

Bukowski y est irréductible et récalcitrant, intense et spontané, semblant toujours tituber entre l'humour et l'amertume. Inutile de le prier pour connaître ses divinités littéraires, à ce chapitre il est généreux et devance vos desirs: Dostoïevski, Céline, Hemingway, Tourgueniev, Kafka, Hamsun (« *tout Hamsun* ») et John Fante. Il a lu, il lit, même s'il se flatte parfois du contraire: « *J'aime ma bedaine d'ignorance barbouillée de beurre.* »

Il arrive que des correspondants bénis reçoivent ses lettres assorties d'amusants griboillages à l'encre de Chine. Petits bonshommes picoleurs

ou fumeurs (souvent les deux), autoportraits à la Robert Crumb, qui carburent à l'autodérision et à la provocation — comme une grande partie de son œuvre —, illuminaient parfois la feuille de papier.

Mal engueulé, parfois malpropre (gribouillis, majuscules, orthographe alternative), rarement à jeun devant son clavier, entre deux « *histoires obscènes et immorales* » Bukowski ne s'éloigne jamais vraiment de sa légende. Mais on y trouve un écrivain à cœur ouvert, qui dépose ses tripes sur la table entre des livres et quelques cannettes vides, ivre de « *tous les boulots atroces, toutes les femmes épouvantables.* »

Sa haine de « *l'humanité tout entière* », son allergie violente aux écrivains donneurs de leçons et d'ateliers y sont des constantes. « *Ma conception de*

l'écrivain, c'est quelqu'un qui écrit. Qui s'assoit devant sa machine à écrire et noircit du papier. Ça devrait être la base. Ne pas dire aux autres comment s'y prendre, ne pas garnir les rangs des séminaires, ne pas lire devant des foules déchainées. Pourquoi les gens sont-ils aussi extravertis? » (Mars 1982)

Dix ans plus tôt, il ne disait pas autre chose: « *Je pense parfois que se prendre au sérieux, c'est se retrouver pris à son propre piège.* » (24 décembre 1972)

Même si ses poèmes semblent noyés dans l'abondance — il les envoie à mesure à son éditeur, perd vite le compte —, il s'y accroche: « *Ils ont été écrits avec mon sang. Ils sont le fruit de la peur, des bravades, de la folie, et du fait de ne pas savoir quoi faire d'autre. Ils ont été écrits pendant que les murs se dressaient, pour retenir l'ennemi. Ils ont été écrits tandis que les murs s'écroulaient et que l'ennemi s'introduisait chez moi pour m'attraper et m'informer de l'atrocité sacrée de mon haleine.* » (11 janvier 1970)

Une mise en garde au lecteur. La traduction tient ici parfois plus de l'adaptation que de la restitution fidèle. On comprend mal, en 2017, d'où vient le besoin d'ajouter une couche de glaire à l'écriture du Californien. Le papier 8 1/2 x 11 sur lequel il tape à la machine devient du A4, un verbe aussi simple qu'écrire (« *writing* ») se mue en « *torché* ». Avoir faim (« *hungry* ») ne suffit pas: il faut « *avoir les crocs* ».

Des lettres qui nous promettent entre l'intime, l'attendrissant et le pathétique. Mais on peut ne pas aimer cet ours mal léché, remarquez, lui qui écrivait en 1967 que « *lorsque l'amour devient une obligation, la haine devient un plaisir...* »

Collaborateur
Le Devoir

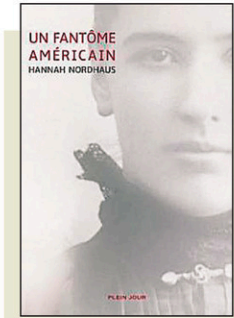
SUR L'ÉCRITURE

★★★1/2
Charles Bukowski
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Romain Monnery
Au diable vauvert
Paris, 2017, 320 pages

Charles Bukowski en cinq dates

1920 Naissance de Heinrich Karl Bukowski à Andernach, en Allemagne.
1969 Parution du *Journal d'un vieux dégueulasse* aux éditions City Lights de Lawrence Ferlinghetti.
1971 Publie son premier roman, *Le postier*, inspiré de ses années d'employé au service postal.
1978 Invité à l'émission *Apostrophes* animée par Bernard Pivot, l'écrivain fait scandale et quitte le plateau avant d'être expulsé des studios.
1994 Meurt d'une leucémie à San Pedro, en Californie.

LA VITRINE



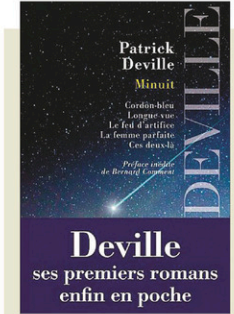
ENQUÊTE

UN FANTÔME AMÉRICAIN

★★★★
Hannah Nordhaus
Traduit de l'anglais par Sibylle Gimbert et Florent Georgesco
Plein jour
Paris, 2017, 386 pages

C'est à un voyage fascinant entre l'Allemagne et les États-Unis, entre la grande histoire et la trajectoire familiale, que Hannah Nordhaus convie ses lecteurs en les amenant sur les traces de Julia Staab, le plus célèbre des fantômes américains, dont elle est l'arrière-arrière-petite-fille. Morte mystérieusement au temps du Far West, l'ancêtre hanterait une vieille maison de Santa Fe aujourd'hui transformée en hôtel de luxe. La romancière journaliste donne à sa quête de vérité, magnifiquement écrite, reposant sur une enquête solide et acharnée, les tonalités d'un récit d'aventures où se croisent la naissance du capitalisme américain, la fuite des juifs d'Europe, la conquête de l'Ouest, mais aussi une histoire familiale singulière, comme bien d'autres, extirpée ici de l'oubli.

Fabien Deglise



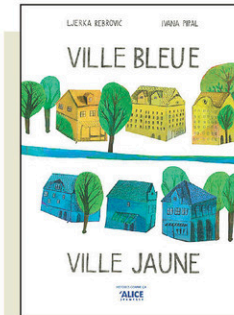
FICTION FRANÇAISE

MINUIT: PREMIERS ROMANS

★★★1/2
Patrick Deville
Seuil, coll. « Points »
Paris, 2017, 560 pages

À la faveur de couples désordonnés, d'histoires d'amour compliquées, de personnages fabulateurs aux noms improbables, de caavales transatlantiques et de fausses filatures, Patrick Deville a fait ses premières armes sur les traces de Beckett et d'Echenoz. *Cordon-bleu*, *Longue vue*, *Le feu d'artifice*, *La femme parfaite* et *Ces deux-là*, romans parus aux Éditions de Minuit entre 1987 et 2000, portent tous la marque de l'invention et d'une fantaisie mélancolique. Si l'auteur de *Peste et choléra* (Seuil, prix Femina 2012), écrivain au long cours, lecteur d'atlas et ancien diplomate né en 1957, a depuis changé d'éditeur et de manière, pratiquant aujourd'hui avec bonheur une forme de non-fiction littéraire plutôt unique dans le monde francophone, *Minuit: premiers romans* porte en germe toutes les lubies de ce styliste résolument hors norme.

Christian Desmeules



JEUNESSE

VILLE BLEUE VILLE JAUNE

★★★1/2
Ljerkia Rebrevic
Alice jeunesse
Bruxelles, 2017, 32 pages

D'un côté, il y a la Ville bleue, de l'autre, la jaune, et entre les deux, un « *pont de bois* [qui] *enjambe la rivière pour réunir les deux rives* ». Avec le temps, le pont s'use et les habitants des deux patelins entreprennent de le restaurer. Mais de quelle couleur sera-t-il repeint? Les enfants proposent un retapage irisé alors que les adultes veulent de l'uniformité. Bleu, selon les habitants de la ville azur et jaune, selon les autres. Il n'en faudra pas plus pour que la bisbille s'installe. Si le texte tout simple permet de saisir l'étendue du conflit, de comprendre qu'il prend racine bien au-delà de cette fiction et trouve un écho dans le réel de plusieurs contrées, dans les universelles chicanes de clôtures, les illustrations pleine page d'Ivana Pipal doublent avec finesse cette approche. La candeur du trait laisse entrevoir des personnages aux traits similaires, des décors aussi semblables dans l'un et l'autre des villages, distincts uniquement par la couleur. L'insipidité de la querelle est ainsi renforcée par l'image, qui donne à voir le ridicule du litige.

Marie Fradette



FICTION FRANÇAISE

LA NUIT DES ENFANTS QUI DANSENT

★★1/2
Franck Pavloff
Albin Michel
Paris, 2017, 280 pages

Franck Pavloff est l'auteur d'une œuvre prolifique dont le texte le plus marquant est une nouvelle, *Matin brun*, qui abordait le totalitarisme, l'oubli et le devoir de mémoire. Ces thèmes refont surface dans son dernier roman, *La nuit des enfants qui dansent*, où trois personnages, Zâl et Téa, jeunes funambules idéalistes, et Andras, homme bourru et passéiste, gagnent ensemble Budapest, « *la ville des métamorphoses* ». Avec en toile de fond l'arrivée croissante de migrants, la montée de mouvements néonazis et le festival de Sziget, le trio développe une amitié fertile en débats, où les plus jeunes tentent de montrer au cynique Andras « *que la continuité n'est pas que le calque du passé* ». Le roman a plusieurs qualités, mais le narrateur — omniscient — et le personnage d'Andras tirent constamment le récit en arrière, ramené à l'Histoire, et ces apartés ne s'emboîtent pas avec nature, conférant plutôt un ton didactique à l'ensemble. Entre un avenir de fil de fer et un passé d'horreurs, Pavloff règle des comptes avant de nous raconter une histoire, et c'est dommage.

Yannick Marcoux

15^e
édition

Y'A DE QUOI LIRE!

Les livres québécois, j'en lis, j'en débats.

FINALISTES ÉDITION 2018

PRIX littéraire des COLLÉGIENS

Jean-Philippe Baril Guérard
Royal / Les éditions de Ta Mère

Jean-François Caron
De bois debout / La Peuplade

Abla Farhoud
Au grand soleil cachez vos filles / VLB

Stéphane Larue
Le plongeur / Le Quartanier

Audrée Wilhelmy
Le corps des bêtes / Leméac

prixlitterairedescollegiens.ca

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'auteur a connu la Révolution culturelle durant sa jeunesse.

FICTION CHINOISE

Une tragédie urbaine en dix actes

Les gens de Shenzhen de Xue Yiwei expose la solitude de gens ordinaires

GENEVIÈVE TREMBLAY

Dans la rudesse et la grisaille de Shenzhen, cette mégapole du sud de la Chine devenue un symbole du capitalisme triomphant, la solitude va de soi. On l'attend. Tout est dans la manière de la mettre en scène, cette solitude, de l'imprimer dans l'os de ses victimes et de la raconter, mine de rien, jusqu'à rendre son spectateur inconfortable. C'est précisément ce que réussit Xue Yiwei dans son recueil de nouvelles *Les gens de Shenzhen*, le premier livre traduit en français de l'écrivain chinois établi depuis 15 ans à Montréal.

Peu de dialogues, des phrases courtes et un ton étonnement aride — mais non sans intensité — forment ces dix histoires pleines d'amertume, où ne perce aucune lumière. Ou si peu. Chaque nouvelle suit un personnage sans nom, réduit à un état ou à une profession (une secrétaire, une mère, un père, un marchand ambulant) — des figures comme une métaphore de l'anonymat des villes-pieuvres. Dans l'omniprésence de Shenzhen et de ses quelque 11 millions d'habitants, leurs petites tragédies ordinaires éclatent: l'échec du mariage, les pics violents de l'amour, la brutalité de jeunes voyous, les ravages de l'honneur et de la pression sociale, très marqués en Chine.

Ces hommes et ces femmes, tous suintants du spleen de leurs drames, subissent ou adoptent des comportements étranges, quand ils ne sont pas dérangeants. Prenons l'excellente *Le prodige*, où un brillant garçon en apprentissage de piano attribuera plus tard sa « médiocrité » à la rigidité de ses parents et à des abus plus terribles encore. Ou *La secrétaire*, où une femme ambitieuse se heurte au désir vulgaire de son misérable patron. Ou encore *Le père*, où un homme dévoile à son fils un secret révoltant sur sa mère qui vient de mourir. L'humanité, ici, n'a pas de masque; elle se déploie crûment.

Dans ces histoires en appa-

rence très simples puisque racontées simplement, Xue Yiwei manie au contraire une structure redoutable. Que l'action débute dans le présent ou dans le passé, nous voilà bientôt tournoyant dans les années au moyen de monologues, de rappels ou d'ellipses inattendues. Cette manière, parfois plus dure à suivre étant donné l'absence de noms propres, est particulièrement réussie dans *Le dramaturge*, où le protagoniste évoque ce qu'on pourrait appeler la clé de voûte du recueil. « Comme des poupées russes, écrit-il, une pièce de théâtre se camoufle toujours à l'intérieur d'une autre pièce, et il est souvent impossible de savoir quelle est la cause et quel est l'effet. »

Dans ce théâtre, donc, Shenzhen devient palpable, mais d'une manière habilement abstraite. Sans doute est-ce parce que Xue Yiwei la connaît bien: il y a enseigné durant 13 ans avant d'immigrer au Canada. L'auteur avait connu la Révolution culturelle durant sa jeunesse, puis l'arrivée de l'Occident en Chine, un paradoxe qu'il sème un peu partout dans *Les gens de Shenzhen* — on y rencontre James Joyce, Shakespeare, Vivaldi, Paul Auster, Ingres, Jane Austen... Dans un recueil qui transpire la Chine, ce décalage (qui en est de moins en moins un) est fascinant.

Ce que murmure en sous-texte *Les gens de Shenzhen*, c'est que le plus minuscule, bien souvent le plus douloureux, est au fond la mesure étalon du monde. Que l'existence est faite à la fois du carton-pâte d'une représentation absurde et des traits grossiers d'un théâtre de rue qui n'est pas joué, mais véritablement vécu. Car des Shenzhen, et ses gens, il y en a des millions.

Le Devoir

LES GENS DE SHENZHEN

★★★★

Xue Yiwei

Traduit du chinois

par Michèle Plomer

Marchand de feuilles

Montréal, 2017, 224 pages

ENTREVUE

Éloge de la pensée rigoureuse et nuancée

Georges Picard invite à se rapprocher des livres pour s'éloigner des dogmes

FABIEN DEGLISE

Allez, osons l'affirmation sans nuances: les écrivains sont tous des menteurs! Et quelques-uns, plus que d'autres, peuvent même en faire la démonstration, à votre barbe, sans crainte de se placer dans une étrange contradiction.

Voyez plutôt! Dans l'incipit de *Cher lecteur*, l'auteur français Georges Picard expose: « Je ne suis pas un écrivain médiatique. J'estime que la rencontre d'un auteur et de ses lecteurs doit se faire par la lecture et non pas par le biais des médias. » Il ajoute même: « La voix intérieure de l'écrivain, sa chaleur et sa couleur particulières, son style, son rythme mental, seul le texte le transmet [...]. Les paraphrases sont des trahisons. L'auteur se trahit lui-même lorsqu'il se paraphrase devant un micro ou une caméra. »

Georges Picard n'est donc pas qu'un menteur. Il est aussi un traitre qui, il y a quelques jours, a accepté d'accorder une entrevue au *Devoir* pour parler de sa dernière création, une réflexion lucide et engagée sur le monde de la lecture et sur les livres qu'il a aimés. « Même si la vérité d'un livre est dans le livre, plutôt que dans la parole de l'écrivain sur son livre, le système est fait d'une telle façon qu'on ne peut pas éviter de prendre cette parole, indique-t-il, sourire dans la voix, à l'autre bout du fil, lorsqu'on lui souligne avec sournoiserie le caractère improbable de cette rencontre. Un écrivain pourrait écrire des livres pour lui seul. Mais s'il veut en vendre, il doit forcément en parler. »

Qu'il l'écrive ou qu'il le dise, Georges Picard, le gars derrière *Le sage des bois*, *Merci aux ambitieux de s'occuper du monde à ma place* ou encore *Du bon usage de l'ivresse*, ne manque pas de perspectives intéressantes à partager, particulièrement lorsque vient le temps de troubler les certitudes sur le présent, sur le réel, et de rappeler que toutes les vérités qui rassurent, y compris celles qui donnent de très percutantes entrées en matière dans un bouquin, n'existent sans doute pas.

La confusion du réel

« Les livres que je lis ou que j'écris sont [...] des manifestations de l'impossibilité de rendre transparentes les obscurités de l'âme humaine, comme si leur fonction consistait à préserver, voire à accroître, la confusion du réel », écrit-il, en rappelant que la réalité s'attrape avant tout, dans les livres comme ailleurs, par des angles variés, des points de vue changeants. « On pourrait comparer le réel à un oignon dont chaque pelure représente un point de vue, poursuit l'homme de lettres. Pour arriver au cœur, il faut enlever pelure après pelure, point de vue après point de vue, jusqu'à l'évidence que le réel n'a pas plus de cœur [soit de vérité] que l'oignon n'a de noyau. »

C'est à force de lire qu'il dit en être arrivé là, lire Schopenhauer qui lui a soufflé à l'oreille que la vie humaine était la plus douloureuse forme



FRANÇOIS GUILLOT AGENCE FRANCE-PRESSE

L'écrivain français signe une réflexion lucide et engagée sur le monde de la lecture et sur les livres qu'il a aimés.

de vie, qui va de la souffrance à l'ennui, lire aussi Proust, Voltaire, Descartes, qu'il convoque dans son bouquin pour rappeler que la littérature lui a donné « mille occasions d'aller voir si, derrière les apparences du jeu social, ne se tramait pas autre chose que ce qui était communément accepté comme vrai. »

« Le monde est plus dans la pluralité des apparences que dans les vérités révélées », expose-t-il au téléphone en parlant d'une époque où chacun cherche malgré tout à s'accrocher à une seule vérité pour s'expliquer la complexité du monde. « Quand cette vérité se fige, elle devient dogme et forge les aveuglements face à tous les contradicteurs, donne aussi l'impossibilité d'avoir une discussion réelle où les arguments s'échangent et peuvent se modifier. »

Il est d'ailleurs allé voir ce

que cela donne dans les univers numériques, un territoire où l'on « éjacule des idées idiotes ou agressives comme on crache de mauvais chicots », écrit-il dans *Cher lecteur*. Les réseaux sociaux recueillent ce qu'il y a de pire dans l'écriture spontanée, non maîtrisée, trop souvent au service de la haine et du racisme. » Il ajoute au passage: « Céline était haineux et antisémite, mais, au moins, le génie de sa langue compensait, sous un certain angle, sa stupidité agressive. Aujourd'hui, sur la Toile, le talent, c'est surtout d'être plus violent ou plus vulgaire que les autres. De quoi presque faire regretter l'invention de l'écriture... »



Georges Picard

Une pensée vampirisée

Tout ça serait la faute à l'émotion qui contamine le temps présent, celle qui alimente la sentimentalité dépla-

cée ou les passions tristes, « comme disait Spinoza », et qui finit par « vampiriser la pensée pour la rendre inobjective », dit-il, en préconisant de lire jusqu'à plus soif pour sortir des ornières dans lesquelles le tout-à-l'émotion, le commentaire lapidaire et la confiance hasardeuse cherchent à nous faire tomber. « La lecture donne ce vocabulaire qui permet d'exprimer une pensée plus rigoureuse et plus nuancée », dit-il. « Le lecteur donne aussi l'idée d'une participation indirecte au monde », écrit-il. Plongé dans la lecture d'un livre, notre esprit conserve une vigilance critique, notre conscience est scindée en deux, nous sommes à la fois ici et là, avec les personnages dont nous partageons les préoccupations, les plaisirs et les angoisses, et en même temps nous-mêmes, en tant que lecteur doté de la toute-puissance d'un démiurge critique. Ce que nous savons si mal faire dans la vie [...] à savoir prendre nos distances par rapport à nos émotions. »

Des émotions qu'il partage d'ailleurs avec élégance et un brin d'érudition dans *Cher lecteur* tout en invitant à croire les écrivains, puisqu'il en expose dans cet espace narratif finalement bien plus sur lui que ce qu'il en a dit pendant plusieurs minutes au téléphone.

Le Devoir

CHER LECTEUR

Georges Picard

Éditions Corti

Paris, 2017, 194 pages

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Venez rencontrer nos auteurs

Stand 573

Simon Grondin

Daniel Beauvais

Guy Ménard

Nathalie Poirier

Catherine Kozminski

Annie Rochette

Philippe Gaulin

Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

Félicitations à Louise Dupré
 qui remporte le Prix du Gouverneur général
 pour son recueil *La main hantée*

*« pour laver la douleur
il n'y a que les larmes*
*et la poésie quand elle arrive
à toucher
la moelle de la langue »*


SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

POLAR

Au-delà du réel en compagnie de Dennis Lehane

Le romancier signe un thriller remarquable qui nage dans les eaux troubles de l'identité

MICHEL BÉLAIR

Quelle est la part du mensonge en chacune de nos vies? Qui peut prétendre ne pas être parfois — par rapport aux autres ou même par rapport à soi — une sorte d'imposteur? Ou, du moins, ne pas être tout à fait celui ou celle que l'on prétend être...

C'est dans ces eaux plus ou moins claires que choisit de naviguer cette fois-ci Dennis Lehane, après avoir raconté le XX^e siècle américain sous l'angle de la prolifération de la pègre dans sa série des Coughlin. Encore une fois, disons-le tout de suite, le lecteur ne quittera pas ce livre sans avoir à se remettre en question.

Ce remarquable thriller psychologique qui vous tiendra en haleine jusqu'au tout dernier paragraphe se déroule, comme souvent chez Lehane, en Nouvelle-Angleterre, et plus précisément dans la région de Boston. Tout tourne autour des personnages de Rachel Childs et de Brian Delacroix; elle est journaliste et lui, fils de bonne famille...

Rachel est la fille d'une auteure psycho-pop qui a fait fortune avec un livre sur les relations hommes-femmes; elle aura passé toute sa vie en conflit avec cette femme étrange qui lui a toujours caché l'identité de son père. Une fois sa mère disparue, Rachel tentera évidemment de retrouver son géniteur, et sa quête lui fera rencontrer Brian Delacroix, l'autre personnage majeur de cette histoire complexe dont le premier volet, du moins semblait-il, est entièrement consacré à ce qui définit l'identité d'un être. Mais est-ce bien de cela qu'il s'agit?

Au fil des années, Rachel devient une journaliste accomplie travaillant au *Boston Globe* puis à la télé nationale; c'est à ce titre qu'elle se retrouve en

Haïti pour couvrir le tremblement de terre qui a dévasté une bonne partie du pays. Lors d'un reportage en direct, happée par le désespoir des victimes qui l'entourent, Rachel s'effondre en larmes devant la caméra. Sa carrière se termine du même coup.

Revenue aux États-Unis, elle sombre dans une profonde dépression, divorce d'avec son mari producteur télé et s'enferme chez elle pour ne plus voir personne. Jusqu'à ce que le «hasard» ramène le personnage de Brian Delacroix... Mais l'intrigue du roman est si serrée et Delacroix y joue un rôle si complexe qu'il serait malhonnête de vous en dire plus et de gâcher votre plaisir. Sachez toutefois que

vous serez plongé dans une histoire qui se redéfinit sans cesse, et que vous ne verrez rien venir. Comme si Dennis Lehane prenait plaisir à semer le lecteur au milieu de ce qui paraît réel puis à le retrouver plus loin, désorienté, afin de le replonger dans une autre trame de récit aussi imprévisible qu'impossible.

Personne ne manie une intrigue comme Lehane sait le faire, surtout quand elle repose sur des questions d'identité et de vérité. Et peu de romanciers choisissent d'illustrer leur propos en prenant littéralement le lecteur en otage et en lui faisant croire à des personnages qu'il reconstruit sans arrêt devant lui. Un livre déroutant, impossible, magique.

Collaborateur
Le Devoir

APRÈS LA CHUTE

★★★★
Dennis Lehane
Traduit de l'américain par Isabelle Maillet
Rivages
Paris, 2017, 456 pages



MIGUEL MEDINA AGENCE FRANCE-PRESSE

Donna Leon voit tout, et son histoire s'écrit précisément entre les fils composant la trame du quotidien ordinaire des Vénitiens.

POLAR

La Venise de Donna Leon en deux temps

La 25^e enquête de Guido Brunetti s'écrit dans l'obsession du détail et la finesse des observations

MICHEL BÉLAIR

Une amie a l'habitude de dire qu'ouvrir un livre de Donna Leon, c'est comme passer la porte et sortir faire une promenade dans Venise en se perdant dans le dédale des ponts et des canaux, d'un *campo* à l'autre. Tout doucement. En se gavant lentement de cette beauté aux reflets liquides que les mots arrivent mal à décrire... Dans cette 25^e enquête du commissaire Guido Brunetti, le lecteur ne pourra que constater encore une fois à quel point le charme opère toujours.

La magie opère après avoir lu vingt, trente ou cinquante pages. On se rend compte qu'on est vraiment là sous la pluie, en vaporetto, dans un salon donnant sur le

Grand Canal ou dans une minuscule *calle*, devant un café ou un verre de blanc, à discuter de tout et de rien. Donna Leon écrit avec une infinie présence à tout qui découle du fait de vivre dans la Sérénissime depuis plus d'un quart de siècle en essayant de comprendre, comme tous les Vénitiens, comment il peut être possible de vivre ailleurs.

C'est cette présence aux détails qui fait sourire de plaisir en constatant qu'il ne se «passe» rien ici par rapport aux critères habituels du genre. Le plaisir est encore plus intense chez ceux qui goûtent son écriture fine et ciselée interpellant le lecteur du cœur même de la vie...

Des intrigues parallèles

Et pourtant, beaucoup de choses se jouent dans cette histoire de convoitise, d'égoïsme et de brutalité. Il n'y a toujours pas de coups de feu (et à peine un couteau), il

n'y a pas non plus de poursuite ni de violence gratuite à tous les coins de rue, mais le «cœur de la vie» s'avère ici au bout du compte particulièrement touffu. En fait, l'intrigue est complexe et se déroule sur deux

axes parallèles séparés d'une quinzaine d'années avec, en arrière-fond, la présence pas du tout discrète d'une nouvelle génération de migrants près des *campi*. Donna Leon voit tout et son histoire s'écrit précisément entre les fils composant la trame du quotidien ordinaire des Vénitiens.

Tout au centre de cette toile impressionniste, il y a le personnage de Manuela. Agressée à l'âge de 15 ans par un inconnu qui l'a poussée dans le canal près du pont San Boldo, elle a survécu, mais son cerveau fonctionne comme celui d'une enfant de sept ans. Brunetti et sa collègue Griffoni, tous deux bouleversés par le sort de Manuela, ne disposent d'aucun élément nouveau permettant d'élucider l'affaire... jusqu'à ce qu'un ancien témoin soit assassiné. Ils ne saisirot le lien entre les deux affaires que fortuitement, un jour de pluie, alors qu'ils raccompagnent la «jeune femme» chez elle.

C'est encore une fois la finesse des observations de Donna Leon sur les comportements humains tout comme



WIKICOMMONS

Donna Leon

ses commentaires inépuisables sur Venise qui font le charme de ce livre intimiste. Comme d'habitude, on y a littéralement l'impression de passer quelques jours avec elle dans la Sérénissime à réfléchir sur le sort du monde tout en admirant les *palazzi*, les églises du XI^e siècle et les merveilles ordinaires tout autour. La bêtise, la corruption et l'injustice sévissent bien sûr là aussi, mais, au moins, les Vénitiens ont la chance... de vivre à Venise.

Collaborateur
Le Devoir

★★★★
Donna Leon
Traduit de l'américain par Gabriella Zimmermann
Calmann Lévy – Noir
Paris, 2017, 339 pages

PALMARÈS		
Du 30 octobre au 5 novembre 2017		
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT (PRIÉRIÉTÉ/ NO DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Affaires privées	Marie Laberge/Québec Amérique 1/2
2	Avec un grand A	Janette Bertrand/Libre Expression -/1
3	Le peintre d'aquarelles	Michel Tremblay/Leméac -/1
4	Les enfants de Mathias	Denis Monette/Logiques 2/7
5	Le temps de le dire • Tome 2 Une vie nouvelle	Michel Langlois/Hurtubise 4/2
6	Le grand magasin • Tome 2 L'opulence	Marylène Pion/Les Éditions réunis -/1
7	Danger! Ma belle-mère débarque	Catherine Bourgault/Les Éditions réunis 3/4
8	Une simple histoire d'amour • Tome 2 La déroute	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean -/1
9	Au chant des marées • Tome 1 De Québec à l'île...	France Lorrain/Guy Saint-Jean 9/8
10	Blanche Neige	L. P. Sicard/ADA 5/6
▼ Romans étrangers		
1	Origine	Dan Brown/Lattès 1/5
2	Une colonne de feu	Ken Follett/Robert Laffont 2/8
3	Petite collection d'os	Kathy Reichs/Robert Laffont 3/4
4	Millénaire • Tome 5 La fille qui rendait coup...	David Lagercrantz/Actes Sud 4/9
5	Trois baisers	Katherine Pancol/Albin Michel 5/5
6	Double piège	Harlan Coben/Belfond -/1
7	Ma mère avait raison	Alexandre Jardin/Grasset -/1
8	La vengeance du pardon	Eric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel 6/10
9	Commandant en chef • Tome 1	Tom Clancy Mark Greaney/Albin Michel -/1
10	Depuis l'au-delà	Bernard Werber/Albin Michel 7/5
▼ Essais québécois		
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean 1/55
2	Dans mon livre à moi	Olivier Nique/ Duchesne et du rêve -/1
3	Le peuple brisé	Alex Caine François Perreault/Hugo Doc -/1
4	Lettres à une jeune entrepreneure	Alexandre Taillefer/VLB -/1
5	Bienvenue au pays de la vie ordinaire	Mathieu Bélie/Leméac -/1
6	Un pays en commun	Eric Martin/Écosociété 8/2
7	Les angles morts. Perspectives sur le Québec...	Alexa Conradi/Remue-ménage 4/3
8	Le piège de la liberté	Deryn Delage Jean-Philippe Warren/Boréal 3/4
9	Ce qu'on ne vous dit pas sur le changement...	Gilles Brien/Homme 6/5
10	Les luttes fécondes	Catherine Dorion/Atelier 10 5/3
▼ Essais étrangers		
1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel 2/90
2	Ça s'est passé comme ça	Hillary Rodham Clinton/Fayard 1/7
3	Homo deus. Une brève histoire de l'avenir	Yuval Noah Harari/Albin Michel 3/9
4	Psychothérapie de Dieu	Boris Cyrulnik/Odile Jacob 4/2
5	Dire non ne suffit plus. Contre la stratégie du...	Naomi Klein/Lux 5/3
6	Requiem pour le rêve américain	Noam Chomsky/Climats 7/2
7	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes 6/33
8	Halte à la surchauffe!	David Suzuki Ian Hanington/Boréal 9/6
9	En quête d'alternatives. L'état du monde 2018	Collectif/Découverte -/1
10	L'optimisme contre le désespoir	Noam Chomsky Chronis Polychroniou/Lux 8/5

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2017

Les Éditions du remue-ménage

stand 538 (Dimedia)

TABLES RONDES

LITTÉRATURE ET FÉMINISME À L'ADOLESCENCE

Avec Martine Delvaux (*Les filles en série*, Remue-ménage, *Le monde est à toi*, Héliotrope), sa fille Éléonore Delvaux-Beaudoin, Marianne Girard (*Magazine Cool*), Sandrine Bourget-Lapointe (*L'Eugénie*, librairie féministe) et Lucile de Pesloüan (*Pourquoi les filles ont mal au ventre ?*, Isatis).

—> jeudi 18 h 15 à l'Agora

IDENTITÉ ET NATION AU QUÉBEC: COMMENT PENSER L'AVENIR ?

Discussion sur le colonialisme, le nationalisme et le féminisme avec Alexa Conradi (*Les angles morts: Perspectives sur le Québec actuel*, Remue-ménage), Naomi Fontaine (*Manikanetish*, Mémoire d'encrier) et Éric Martin (*Un pays en commun: Socialisme et indépendance au Québec*, Écosociété).

—> vendredi 19 h à l'Agora

SÉANCES DE SIGNATURE

HÉLÈNE BELLEAU et DELPHINE LOBET

L'amour et l'argent: Guide de survie en 60 questions

samedi 18 novembre de 13 h à 14 h
dimanche 19 novembre de 14 h à 15 h

ISABELLE BOISCLAIR et KARINE ROSSO

Nelly Arcan: Trajectoires fulgurantes

vendredi 17 novembre de 17 h à 18 h
dimanche 19 novembre de 15 h à 16 h

MARIE-ANNE CASSELOT, ÉLISE DESAULNIERS et VALÉRIE LEFEBVRE-FAUCHER

Faire partie du monde: Réflexions écoféministes

vendredi 17 novembre de 16 h à 17 h
samedi 18 novembre de 15 h à 16 h
dimanche 19 novembre de 13 h à 14 h

ALEXA CONRADI

Les angles morts: Perspectives sur le Québec actuel

jeudi 16 novembre de 19 h à 20 h
vendredi 17 novembre de 20 h à 21 h
samedi 18 novembre de 14 h à 15 h

MARIE-CLAUDE GARNEAU et MARIE-CLAUDE ST-LAURENT

La Coalition de la Robe

jeudi 16 novembre de 20 h à 21 h
vendredi 17 novembre de 18 h à 19 h
samedi 18 novembre 19 h à 20 h



POLAR

LES TRICOTEUSES

★ ★ 1/2

Marie Saur
Héliotrope/Noir
Montréal 2017, 290 pages

Québec est le lieu de bien des tractations. L'unique «Vieille Capitale» cache plusieurs milieux fermés, dont celui des grandes familles; disons plutôt des grandes fortunes. Ici, l'histoire tourne autour de l'assassinat d'une des membres de ce cénacle restreint: Patricia Fortin, mouton noir de sa famille, est trouvée pendue dans la station de télé qu'elle dirige. La police soupçonne un ancien détenu qui travaille là comme garde de sécurité, mais le récit prend surtout une tournure historique inattendue. Par un tour de passe-passe plutôt élégant, l'auteure nous transporte au cœur de la grève des tricoteuses qui a secoué la ville de Québec au début des années 1970, entre militantisme féministe et veulerie des possédants. Ce petit livre est fort bien documenté, mais il y a aussi quelques problèmes majeurs. L'enquête est ainsi menée de façon absolument ridicule: autant du côté de la police que de la part de celles qui s'improvisent enquêtrices et qui font n'importe quoi. Une fois tous les faits exposés, difficile de croire que le coupable est vraiment le coupable. Bizarre, quand même, pour un roman policier...

Michel Bélaïr

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ESSAI

Le déclin de l'Occident selon Emmanuel Todd

Pour l'essayiste, la modernité ressemble à « une marche vers la servitude »

MICHEL LAPIERRE

Féru de statistiques, l'historien et anthropologue français Emmanuel Todd déplore la régression de l'Occident dans *Où en sommes-nous?*, essai qu'il présente ambitieusement comme «une esquisse de l'histoire humaine». Entre 1999 et 2014, dans l'Amérique qui fera de Trump son «inquiétant» sauveur, il rappelle que le revenu médian des ménages a décliné de plus de 4000\$ et que, chose effarante, la mortalité des Blancs de 45 à 54 ans a augmenté.

Né en 1951, le spécialiste de l'interprétation des sociétés par l'étude de leurs systèmes familiaux millénaires émet un jugement sévère. Il souligne: «Notre modernité ressemble fort à une marche vers la servitude. Pour qui a connu le rêve d'émancipation des années 1960, le basculement, en une génération à peine, est stupéfiant.» Pour tenter de comprendre le déclin, il se réfère à un inconscient social. L'analyse qu'il fait depuis longtemps de cet inconscient s'est toutefois heurtée à de nombreuses critiques.

Certes discutable, car elle néglige plusieurs facteurs dans l'examen des sociétés, cette analyse n'en reste pas moins fascinante. Todd ose résumer son approche comme suit: «En arrondissant, disons que le conscient économique fonctionne à l'échelle de 50 ans, le subconscient éducatif de 500 ans, l'inconscient familial de 5000 ans.» Cela suppose une farouche opposition au mot d'ordre de Margaret Thatcher: «La société, ça n'existe pas.»

La diversité anthropologique du monde

En rejetant le principe de la première ministre britannique (1979-1990) et mère du néolibéralisme, Todd exprime un vif regret: «L'universalisme du taux de profit exige que l'on oublie la diversité anthropologique du monde.» Cette diversité, il l'établit d'après «une typologie familiale simplifiée» où il discerne «la famille nucléaire pure» (un couple et ses enfants), par exemple en An-



ÉRIC FEFERBERG AGENCE FRANCE-PRESSE

La synthèse que fait l'essayiste du rôle mondial de la France s'éloigne davantage des sentiers battus et brille par une éclairante concision.

gleterre, aux États-Unis, au Canada anglophone. À ce modèle, il associe notamment celui de la France du Bassin parisien et celui du Québec.

Moins connus et plus complexes, les autres modèles familiaux définis par Todd et répartis, à ses yeux, dans diverses parties du globe, n'ont pas, dans le cadre de son analyse, l'importance que l'essayiste accorde au monde anglophone et à la France. On ne s'étonne nullement qu'il attribue à la Grande-Bretagne et aux États-Unis une place cruciale dans l'histoire de l'alphabé-

tisation et de l'industrialisation de la planète. Sa synthèse du rôle mondial de la France s'éloigne davantage des sentiers battus et brille par une éclairante concision. Le pays, rappelle-t-il, a «bouleversé l'Europe entre 1789 et 1848» par deux grandes révolutions. Ses armées, poursuit-il, «ont balayé de l'ouest du continent le régime féodal et imposé l'émancipation des Juifs. Elle a, en un sens, fait entrer l'ensemble de l'Europe occidentale dans un universel postreligieux».

Ce qui n'empêche pas l'essayiste d'estimer qu'aujourd'hui, en Europe, «l'Allemagne a déclaré la guerre économique à la

«L'Angleterre et la France, les deux plus vieux États-nations du continent sont nés ensemble. Ils ont évolué en miroir, avec, le plus souvent, un temps d'avance pour la monarchie anglaise. Parce que l'Angleterre a été conquise par des Franco-Normands, nous pouvons même nous demander si nous avons affaire au Moyen Âge à deux nations distinctes.»

Extrait de *Où en sommes-nous?*

France et qu'elle est bel et bien en train de la gagner». Malgré la dénatalité qui l'afflige et les remous que lui cause son attitude généreuse à l'égard de l'immigration pour compenser le manque de main-d'œuvre, elle constitue un élément essentiel de la géopolitique conçue par Todd.

Les pôles d'instabilité

Malgré la faiblesse économique de la Russie, si on la compare à la puissance financière des États-Unis, de la Chine ou de l'Allemagne, le pays continue à jouer un rôle stratégique capital sur la scène internationale. Néanmoins, Todd va jusqu'à juger que l'ancien empire des tsars «ne fut à l'origine qu'une bizarrerie anthropologique, un accident de l'histoire».

Son attitude n'est guère plus positive à l'endroit du géant d'Extrême-Orient: «Avec son 1,3 milliard d'habitants, la Chine sera l'un des grands pôles d'instabilité mondiale en ce dé-

but du III^e millénaire.» Étrangement, son regard sur l'Amérique de Donald Trump, homme politique dont il ne cesse de se méfier au suprême degré, laisse place à une lueur d'optimisme.

Ce qui donne à l'analyse de Todd, souvent passionnante mais si subjective, un élément d'une solidité exemplaire. L'essayiste se réjouit de voir que l'Amérique «des bien-diplômés, de la Silicon Valley, des journalistes en place» mène contre Trump «ce que beaucoup considèrent comme une guerre civile froide». Dans la nuit de l'Occident, voilà bien un gage d'espoir.

Collaborateur
Le Devoir

OÙ EN SOMMES-NOUS?

UNE ESQUISSE
DE L'HISTOIRE HUMAINE
★★★★1/2
Emmanuel Todd
Seuil
Paris, 2017, 496 pages

HISTOIRE

De Lemberg à Nuremberg

Philippe Sands nous entraîne dans une enquête au cœur brûlant de l'Europe du XX^e siècle

CHRISTIAN DESMEULES

En débarquant à l'automne 2010 à Lviv, en Ukraine, pour y donner une conférence sur les origines du droit international, l'avocat franco-britannique Philippe Sands soulevait sans le savoir le couvercle d'une boîte remplie de coïncidences troublantes, de souvenirs enfouis ou oubliés, de photos jaunies, de sang et de larmes.

Située en plein cœur de l'Europe, la ville a changé de mains huit fois entre 1914 et 1945. Des beaux jours de l'empire austro-hongrois, alors qu'elle s'appelait Lemberg et qu'on la surnommait «la Vienne de l'Est», jusqu'au régime soviétique en passant par les années de l'occupation nazie, Lviv porte aujourd'hui discrètement ses cicatrices.

Des 200 000 membres de la communauté juive de la ville, seulement 800 ont survécu à la «Solution finale» orchestrée par le III^e Reich — alors que 1,5 million de Juifs ont été exterminés en Ukraine.

Juriste spécialisé en droit international — il a notamment été impliqué dans des causes liées à l'ex-Yougoslavie, au Rwanda, à la Sierra Leone et à l'Irak —, Philippe Sands s'intéresse ici à la naissance de deux concepts juridiques qui vont très rapidement éclairer le XX^e siècle: le crime contre l'humanité et le génocide. Des outils qui ont servi aux Alliés pour condamner les criminels nazis lors du célèbre procès de Nuremberg.

Il retrace ainsi dans *Retour à Lemberg*, son troisième livre, les trajectoires parallèles de leurs créateurs, à savoir Hersch Lauterpacht (1897-1960) et Raphael Lemkin (1900-1959), deux juristes d'origine juive qui ont tous les deux étudié à... Lemberg. Lemberg, où un autre homme de loi avait lui aussi mis les pieds: l'Allemand Hans Frank, «l'avocat préféré de Hitler» qui deviendra gouverneur général de la Pologne occupée par les nazis. Frank sera pendu à Nuremberg en 1946.

Mais entre l'ouvrage d'histoire et le précis de droit international, *Retour à Lemberg* est aussi une sorte de livre de dé-



WIKICOMMONS

Philippe Sands

TECTIVE, le récit vivant et littéraire d'une enquête aussi instructive que fascinante qui remonte le cours accidenté d'une mémoire familiale marquée par la douleur et le silence.

Car en cours de route, Philippe Sands va en apprendre beaucoup sur son grand-père, Leon Buchholz, né en 1904, qui avait lui-même passé son enfance à Lemberg avant de rejoindre Vienne, puis Paris à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. Unique survivant d'une vaste famille — comme l'auteur va vite le découvrir —, il avait toujours refusé d'évoquer l'époque d'avant 1945.

Faisant parler les rares photos et les documents sur lesquels il aura pu mettre la main, accumulant les témoignages directs de survivants et les rencontres avec certains descendants des victimes et des bourreaux, Philippe Sands entreprend avec méthode sous nos yeux de «reconstruire les contours d'un monde disparu».

Livre fascinant sur «l'identité et le silence», minutieux travail de limier et d'historien, mais aussi à sa façon thriller familial, *Retour à Lemberg* est une véritable réussite.

Collaborateur
Le Devoir

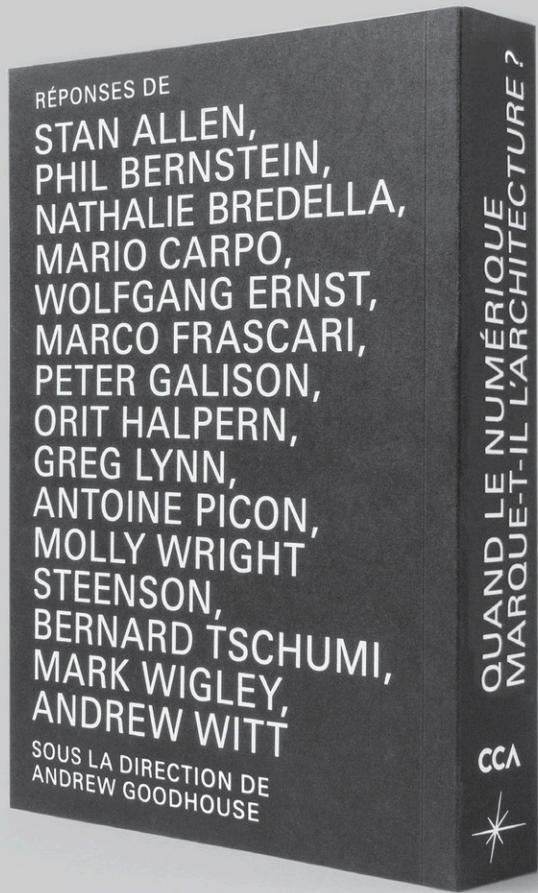
RETOUR À LEMBERG

★★★★
Philippe Sands
Traduit de l'anglais
par Astrid von Busekist
Albin Michel
Paris, 2017, 544 pages

1521, 1570
En 1570, quand
Les Quatre
Livres de
l'architecture
de Palladio
sont imprimés

1837 En 1837,
quand Charles
Babbage con-
çoit la machine
analytique
1884, 1895,
1943,

1963, 1964,
1970 En 1970,
quand l'Expo '70
a lieu à Osaka
1987, 1991,
1992, 2002, ...



2017
Quand le
numérique
marque-t-il
l'architecture?

Centre Canadien
d'Architecture
Sternberg
Press

cca.qc.ca

Les Presses de l'Université de Montréal

Venez découvrir nos ouvrages
et rencontrer nos auteurs au kiosque 517.

VENDREDI 17 NOVEMBRE 2017

15h: OLGA HAZAN
Stratégies figuratives dans l'art juif
16h: ANNE LEGARÉ
Le Québec, une nation imaginaire

SAMEDI 18 NOVEMBRE 2017

11h: ISABELLE THOMAS
La ville résiliente
12h: HOUDA ASAL
Se dire arabe au Canada
13h: GILLES LAPOINTE
Edmund Alleyne
14h: SOPHIE DUBOIS
Refus global
15h: CÉLINE LEMAY
La mise au monde
16h: NICOLAS ZORN
Le 1 % le plus riche

PUM
www.pum.umontreal.ca

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

La guerre et la fuite



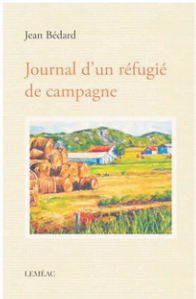
A lors, globalement, ça va bien ou ça va mal? Dans *La part d'ange en nous* (Les Arènes, 2017), en mille pages, Steven Pinker, psychologue cognitiviste canadien qui enseigne à Harvard, affirme qu'à l'échelle mondiale, dans la longue durée, les choses s'améliorent.

Dans un entretien avec le magazine français *La Vie* (12 octobre 2017), Pinker souligne que «tous les indicateurs concernant le crime, les violences faites aux femmes, la maltraitance des enfants, les sévices sur les animaux vont dans le même sens positif». La remarque s'applique aussi, selon lui, à l'allongement de la vie ainsi qu'au recul de la famine et de l'illettrisme.

Comment expliquer, alors, le sentiment répandu d'un monde qui court à la catastrophe? «Le pessimisme est aujourd'hui considéré comme plus sophistiqué que l'optimisme, trop naïf», répond Pinker, en se réclamant de l'esprit des Lumières.

Le poète et essayiste Paul Chamberland ne partage pas cette vision des choses. Dans *Nous sommes en guerre* (Poètes de brousse, 2017, 174 pages), il réunit des fragments du désastre. «Le danger à redouter est celui d'une déshumanisation généralisée», écrit-il. C'est donc dire que la ligne de front passe inéluctablement par chacun d'entre nous.»

Paul Chamberland et Jean Bédard s'opposent différemment à la déshumanisation du monde



seur-poète. Que ceux qui montrent du doigt l'ice-berg débarrassent le plancher!»

Le règne du zombie

L'ennemi principal dans la guerre que Chamberland nous invite à mener demeure l'idéologie du «tout-à-l'Économie», ce règne de la «Nécronomie» qui nourrit *l'asphyxie de l'esprit* par un battage promouvant «un autisme social carrément désinhibé», afin de couvrir «un invasif processus de destruction de la société ainsi que du milieu terrestre qui rend possible l'existence des vivants».

S'installe alors le règne du zombie consommant ou se vautrant dans la Toile pour soulager son ennui, sous l'œil satisfait des «super-prédateurs financiers» qui, avec les politiciens et les experts à leur solde, jouissent en toute indécence et en toute inconscience sur le pont du *Titanic*.

À Pinker, Chamberland répondrait probablement que la violence a peut-être changé de visage, mais qu'elle n'en existe pas moins sous la forme d'une anomie — «le délitement des normes, implicites ou explicites, destinées à régler et à assurer la vie en société» — qui nous prépare des lendemains qui déchantent.

Le fermier écrivain

Le romancier et philosophe Jean Bédard n'a pas l'esprit tourmenté de Chamberland, mais sa lecture du monde actuel rejoint celle du poète en guerre. Afin de fuir «la nuit noire des derniers moments de l'ère industrielle et de la culture mécaniste», l'angoisse des villes et le «désarroi des âmes» qui se répand, Bédard a choisi, en 2004, de devenir fermier écrivain, au Bic, et «de se réfugier dans un art de vivre bon pour l'esprit et bon pour la planète».

Son *Journal d'un réfugié de campagne* (Le-méac, 2017, 152 pages) raconte cette transition dans un style écolo-philosophique alliant des considérations scientifiques jardinières et de riches envolées poétiques sur la beauté de la vie et d'un monde dans lequel «rien n'est absurde».

L'expérience a sa noblesse et le livre, par moments fastidieux pour le lecteur qui n'a pas l'esprit champêtre, ses vertus. Toutefois, la guerre proposée par Chamberland me semble plus porteuse d'une libération universelle que le refuge de Bédard. Les citoyens aussi ont droit à la beauté et à la paix de l'âme.

JEUNESSE

Destins de femmes, pour inspirer les autres

Dans *Histoires du soir pour filles rebelles*, Elena Favilli et Francesca Cavallo dressent le portrait de 100 rebelles qui ont fracassé les plafonds de verre

FABIEN DEGLISE

Bien sûr qu'il y a Coco Chanel, Harriet Tubman, Misty Copeland, Nellie Bly, Marie Curie, Yoko Ono, Serena et Venus Williams, sans oublier les grandes Nina Simone et Rosa Parks. Mais ce qui fait la particularité d'*Histoires du soir pour filles rebelles*, c'est aussi la place que ce recueil de destins, livre-événement aux États-Unis l'an dernier, fait à toutes les autres femmes extraordinaires, moins connues, et dont la vie, résumée sous forme de contes par Elena Favilli et Francesca Cavallo, aurait toujours le pouvoir, croient les auteures, d'inspirer les femmes d'aujourd'hui et celles qui vont suivre.

«Il était une fois une petite fille qui filait si vite à vélo qu'on la voyait à peine», écrivent-elles pour parler d'Alfonsina Strada, surnommée le «diable en robe», première femme à avoir pris part au tour cycliste d'Italie en 1924. Vingt et une étapes, sur des routes de montage. «Sur les quatre-vingt-dix participants, seuls trente cyclistes passèrent la ligne d'arrivée: Alfonsina était parmi eux.» Détail important: même si elle a été accueillie en héroïne, l'année suivante, elle fut exclue de cette course d'hommes, le tour d'Italie étant «une course d'hommes», lui ont rappelé les organisateurs. À ce jour, Alfonsina Strada reste la seule femme à avoir participé aux trois grandes compétitions cyclistes: Tour d'Italie, Tour de France et Tour d'Espagne.

Les femmes bénéficient de beaucoup de confiance aujourd'hui, exposent en substance les auteures de ce bouquin, resté pendant 12 semaines de suite dans le palmarès des *best-seller* du *New York Times* l'an dernier. Un million d'exemplaires ont été vendus en anglais à ce jour. «Nous ne tenons pas [cette confiance] pour acquise. La plupart des femmes extraordinaires qui figurent dans ce livre n'ont jamais bénéficié d'une telle confiance. [...] Chacune des cent histoires de ce recueil démontre qu'un cœur confiant a le pouvoir de changer les choses.» Dans ce livre, la singularité de par-



L'Irakienne Zaha Hadid, décédée en mars 2016, a été la première femme à recevoir la médaille d'or de l'Institut royal des architectes britanniques.

cours, tous marqués par le doute, par les oublis, par les commentaires déplacés, par les obstacles inutiles, se croisent et permettent de rencontrer Grace Hopper, informaticienne de la marine militaire américaine qui a appris à programmer le premier ordinateur, Irena Sendlerowa, Polonaise qui a sauvé 2500 enfants lors de la persécution des juifs à Varsovie,

la pirate Jacquotte Delahaye, qui a dirigé une bande de 100 flibustiers vers 1650, ou encore l'archéologue allemande Maria Reich, surnommée la «Dame des lignes» et qui a passé sa vie à comprendre les géoglyphes de Nazca, ces lignes tracées «dans la pierre sèche du désert» par des peuples anciens, sans doute pour inter-



La rappeuse Sonita Alizadeh a refusé un destin d'épouse pour se consacrer à la musique.

Mis au monde par une campagne de sociofinancement qui a permis de récolter un million de dollars, soit la plus grande somme dans l'histoire du financement participatif, *Histoires du soir pour filles rebelles*, avec ces histoires commençant toutes par «il était une fois...» ne relève pourtant pas de la fiction, et cherche plutôt à construire une nouvelle réalité, un monde où les «rêves et les choses que nous pourrions accomplir ne seront pas limités par notre sexe», résument les auteures en guise d'introduction, comme pour rappeler que pour voir apparaître une vague rose, il faut regarder au loin, pour voir comment elle s'est formée.

Le Devoir

HISTOIRES DU SOIR POUR FILLES REBELLES

★★★★2
Elena Favilli et Francesca Cavallo
Traduit de l'anglais
par Jessica Shapiro
Guy Saint-Jean éditeur
Laval, 2017, 212 pages

Le livre sera en librairie le 15 novembre

PHOTOGRAPHIE

L'arbre québécois qui ne meurt pas

Marie-Andrée Bizier raconte et réactualise une histoire populaire du Québec

MICHEL LAPIERRE

En 1908, à l'occasion du tricentenaire de la ville de Québec, Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, accueille dans la Vieille Capitale le prince qui, sous le nom de George V, régnera bientôt sur l'Empire britannique. Né au Québec, Laurier tait ses anciennes velléités séparatistes. Il salue le futur monarque en anglais. Celui-ci lui répond en français, puis en anglais. De petits faits du genre en disent plus long que l'histoire officielle...

Voilà ce qu'a compris depuis belle lurette Hélène-Andrée Bizier, qui a fait de la vulgarisation de l'histoire du Québec l'œuvre de sa vie. Elle s'est vite aperçue que l'image, bien choisie et expliquée avec verve, réhabilitait pour le mieux la notion parfois éculée d'histoire populaire. En l'enrichissant de la dernière décennie, elle nous offre aujourd'hui une nouvelle version revue et réactualisée d'*Une histoire du Québec en photos*, dont la première édition remonte à 2006.

Que ce soient George Hunter, originaire de Regina, dont la photo d'une foule montréalaise exubérante et multiethnique célébrant en 1945 la fin de la Deuxième Guerre mondiale, par la reddition du Japon, illustre la couverture du livre, ou les Québécois Jacques Nadeau et Gaby, beaucoup de chasseurs d'images font de l'ouvrage un album d'art. C'est sans oublier le talent de la chasseuse d'anecdotes qui orchestre l'iconographie en commentant les faits étonnants qui jalonnent notre évolution.

Des pans d'histoire

Hélène-Andrée Bizier raconte, photos à l'appui, que l'excentrique homme d'affaires Ucal-Henri Dandurand, le premier Montréalais qui adopte, en 1899,

l'automobile plutôt que la voiture tirée par des chevaux, était, sans le savoir, écologiste avant l'heure. Son premier véhicule fonctionnait à vapeur, son deuxième, à l'électricité! De son côté, en 1906, Léo-Ernest Ouimet ouvre à Montréal, rue Sainte-Catherine Est, le premier cinéma du Canada. Il l'appelle fièrement le Ouimetoscope.

Un autre Québécois s'impose dans la diffusion de la culture populaire. Il s'agit du cow-boy mythique Wil James, célèbre dès 1927 aux États-Unis, auteur de nombreux romans westerns en anglais, mais né Ernest Dufault à Saint-Nazaire, près de Montréal.

Photographié en tenue du Far West, vivant notamment au Nevada et au Montana, il restera toujours soucieux de cacher sa véritable identité ainsi que sa langue maternelle.

Ce n'est pas le cas de ces jeunes manifestants du Printemps érable de 2012 qui, écrasés en pleine rue par de gigantesques carrés rouges fabriqués pour eux-mêmes,

protestent contre la hausse des droits de scolarité. Un sentiment diffus de révolte généralisée hante depuis toujours le Québec. Il s'accorde avec le thuya de presque 1000 ans, arbre découvert en Abitibi et que, vers la fin de son livre, Hélène-Andrée Bizier a la belle intuition de nous montrer un peu comme le symbole d'une obscure persistance.

Collaborateur
Le Devoir

L'HISTOIRE DU QUÉBEC EN PHOTOS

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE
★★★★

Hélène-Andrée Bizier
Fides
Montréal, 2017, 400 pages



La crise d'Oka et Expo 67 font partie de ces épisodes de l'histoire récente du Québec qui ont produit un corpus d'images marquantes.

SOURCE FIDES